

PER

R-382

CON

Année

Le numéro : 20 sous

Décembre 1930

REVUE DOMINICAINE



R. P. M.-D. CHENU, O.P., L'âme de saint Augustin.
R. P. M.-C. FOREST, O.P., Augustinisme et Thomisme.
R. P. F.-M. DROUIN, O.P., Définitions de l'Histoire de l'Eglise.
R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P., "Jusqu'à Bethléem".

LE SENS DES FAITS.—Adresse au Rme P. Gillet, par l'hon. Rodolphe LEMIEUX. — Le IVe centenaire du Tableau miraculeux de St-Dominique à Soriano, par D. BARTONE. — Dans l'Ordre : A la Société d'Etudes Religieuses — *Status personalis* du Collège d'Ottawa. — Nouvelles diverses, par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Gonthier : *Œuvres oratoires*.—T. I. (M.-A. L.)
Lenormand : *Couleur du temps — Autour de la maison* (M.-A. L.)
Lumbreras : *Etudes philosophiques* (A.-M. R.) Langlais : *Les Frères Prêcheurs au Japon* (A.-M. R.) Besnard : *Retraite aux enfants* — Groulx : *La naissance d'une race* — Simard : *S. Augustin apôtre de la Paix* (B. M.)
L'Almanach de la Langue française — Table des matières, année 1930.

ADMINISTRATION

SAINT-HYACINTHE

REDACTION

MONTREAL (N.-D. de Grâce)

REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

ABONNEMENTS (payables d'avance)

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le "Rosaire pour tous", 25 sous en plus par an

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

Nous publierons en janvier :

Applications du freudisme, par le Dr Antonio Barbeau.

L'éducation en plein air, par le R. P. R.-M. Voyer, O.P.

Tél. Bureau: 463

Résidence: 681-W

H. LETOURNEAU

ENTREPRENEUR PLOMBIER-FERBLANTIER
Posage d'appareils de Chauffage à l'eau chaude, à la vapeur
et réparations générales

265 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

Réparations générales

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE-DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS, Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110 St-Antoine — 67-61 St-Simon,

St-Hyacinthe, P.Q.

F. Daoust, gérant

Téléphone 59-W

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148 RUE CONCORDE.

ST-HYACINTHE, P.Q.

OSCAR POTHIER

OPTICIEN — BIJOUTIER

Montres Rolex, Waltham Elgin — Bagues fiançailles, joncs mariage

Lunettes de toutes sortes et bien ajustées

M. O. DAVID & CIE Enrg.

MARCHANDS-TAILLEURS

86 St-Simon

ST-HYACINTHE

Habits faits sur commandes à court avis. Fourrures, Chapeaux et Casquettes.

Téléphone Bell 403.

Etablie en 1910

Bureau Principal et fabrique
46-48-50 rue Laframboise.S'IL VOUS PLAÎT ADRESSEZ TOUTE CORRESPONDANCE
A LA COMPAGNIE

La Compagnie d'Orgues Canadiennes, Ltée

Orgues d'Eglise Tubulaires et Electriques. Orgues de Salon (Une spécialité). Souffleries Hydrauliques et Electriques des plus Modernes.

ST-HYACINTHE, P. Q.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

No 30 rue Laframboise, ST-HYACINTHE

Ecuries de Louage, Carrosses simples et doubles, pour Mariages, Baptêmes, etc.
Automobile, EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

GROS et DETAIL

223 rue Cascades,

Saint-Hyacinthe

Téléphone 86

Tél. Bureau 95

HECTOR CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

123 RUE GIROUARD,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. Crescent 2734

M. J. ALBERT LaRUE

ARCHITECTE

A.A.P.O.

A.A.P.O.

559 Durocher

Montréal

124 King O., Sherbrooke

E. H. RICHER & FILS
Enrg.

Libraires-Importateurs

ORNEMENTS D'EGLISE

Bureau:

127 Cascades, Saint-Hyacinthe

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Epicerie
en gros

TEL. BELL 271

120 ST-ANTOINE,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. Résidence 244W (Le soir) Tél. Résidence 244J Tél. Bureau 82

Maison établie en 1879

A. BLONDIN LIMITÉE

115 Cascades, Saint-Hyacinthe

CELOTEX — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

Téléphone : Bureau 120

Habitation 412

J. O. DUPRAS

NEGOCIAANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES DE SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

"Five Roses" et "Jubilé"

29, RUE LAFRAMBOISE

ST-HYACINTHE

HENRI RAYMOND & CIE,

SAINT-HYACINTHE, Qué.

TEL. 259

ASSURANCE-FEU.

Représentant les meilleures compagnies non tarifées.

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année
Etranger 2.25 " "

Avec le Rosaire, 25 sous en plus.

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire pour Tous

Bulletin mensuel publié par les Dominicains de
Saint-Hyacinthe.

Canada—Distribué par zélatrices 25 sous par année
Envoyé par la poste 35 sous " "
Etranger—Par zélatrices 40 sous " "
Envoyé par la poste 50 sous " "

Prix de l'unité: 10 sous

Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux à la
Revue Dominicaine recevra le onzième gratis.

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des
Zélateurs, des abonnés, de la Revue Dominicaine et du Rosaire
pour tous.

Nous donnons de jolies PRIMES, aux Religieux, aux
Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés,
à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonne-
ments, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même,
ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du
noviciat des Dominicains du Canada.

L'une se Meurt....

L'autre Naît

SOUS peu 1930 ne sera plus... une nouvelle année commencera.

Quel montant avez-vous économisé durant l'année écoulée ? Que vous proposez-vous sous le rapport Epargne en 1931 ?

Pour vos cadeaux, utilisez le mandat de banque, négociable sans frais partout en Canada.

Evitez les pertes d'argent toujours possibles en voyageant, les risques du vol ; servez-vous de chèques de voyageurs.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social : Montréal.

Tél. LAncaster 1907

§

*Nous nous ferons un plaisir de fournir
des estimés pour vos travaux d'impression.
Notre motto: Promptitude et satisfaction.*

§

ADJ. MENARD

987 St-Laurent, Montréal

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE

Chaussures, Claques, Valises, Etc.

Téléphone Bell 401

143 RUE CASCADES, ST-HYACINTHE

DESMARAIS & ROBITAILLE Limitée

Marchands d'ornements d'église et d'articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, MONTREAL

121 rue Rideau, OTTAWA 145 rue Church, TORONTO

Notre maison d'Ottawa peut expédier des vins pour fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

ULRIC BOILEAU LIMITÉE

ENTREPRENEURS GENERAUX

4869 rue Garnier, MONTREAL

Tél. 27

Rés. 891

C. J. HUBERT

GRAINS ET FARINES

100 RUE ST-ANTOINE

St-Hyacinthe

PHARMACIE ST-HYACINTHE

— PLACE DU MARCHÉ —

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — **Spécialité : LES PRESCRIPTIONS.** — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". — Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. AGENCES : Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, Propriétaire.

Dentiers, Ponts, Obturations
de tous genres

Ouvrage de première classe
seulement

RAYONS X

Dr J.-A. Ernest Daigle, B.C.D.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Membre de l'Unité Sanitaire des Comtés de St-Hyacinthe et Rouville

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction

Dentiers le même jour sur engagement

Prix raisonnables

Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. A. M. à 9 h. P. M.

119 Bourdages

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 357



CHAPEAUX ROMAINS

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire, Paille

Catalogue envoyé gratuitement
sur demande

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis,

MONTREAL

**THES
EPICES**

**CAFES
GELEES**

**CACAO
ESSENCES**

Nos 37 années d'expérience sont une
garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE.

5-7 rue St-Paul Est, Montréal

MONTREAL et NEW-YORK

Tél. Main 0103



UNE VIE NOUVELLE

*Une vie de Sécurité et de Progrès
est assurée aux Canadiens-français*

Qui reconnaissent la nécessité de l'épargne;

Qui donnent leur coopération à leurs institutions, dignes de leur confiance;

Qui retiennent chez eux et au bénéfice de leurs propres œuvres leurs capitaux.

**UN MOYEN SIMPLE, FACILE DE PRATIQUER
L'ECONOMIE PROFITABLE ET NATIONALE**

C'est une police dans

La Société des Artisans Canadiens-Français

Assurance mutuelle, Vie, Accident, Maladie, Invalidité.

La plus forte Société française d'Amérique. Assure les hommes, les femmes et les enfants, depuis \$100.00 jusqu'à \$10.000.00, d'après les systèmes les plus modernes.

Assurance en vigueur:

\$53,000,000.00

Bénéfices payés:

\$16,000,000.00

Fonds accumulés:

\$12,000,000.00

SIEGE SOCIAL : MONTREAL

*Accueil, Renseignements
et Publicité:*

924, rue Saint-Denis

*Secrétariat, Administration
et Bureau médical:*

930, rue Saint-Denis

L'AME DE SAINT AUGUSTIN

Dans notre faiblesse, nous sommes portés à remarquer surtout, dans les grands hommes, l'extension de leur génie et la multiplicité de leurs ressources. Nous mesurons leur grandeur à l'effet de puissance que produit en nous leur œuvre, et nous admirons l'aisance avec laquelle ils ont soulevé, retourné, forgé, organisé, une masse énorme d'idées, ou d'hommes, ou de faits.

Les grandeurs les plus spirituelles de l'humanité n'échappent pas à cette appréciation quantitative, et notre admiration devient ainsi parfois un obstacle à la véritable intelligence de leurs œuvres, et comme une gêne dans la fréquentation pourtant si désirable de leur esprit.

Il n'est peut-être pas d'âme humaine en face de laquelle il faille autant se dépouiller de ce fâcheux travers qu'en face de l'âme de saint Augustin. S'il fut jamais grandeur spirituelle où la très simple unité demeure le vrai trésor au delà des multiples œuvres extérieures, c'est bien l'âme d'Augustin, où la destinée la plus mouvementée se développe cependant selon une parfaite rectitude, où les aspirations tumultueuses du cœur le plus passionné qui fût sont, jusqu'en leurs excès, dominées par un très pur appétit du vrai bonheur, où les multiples et véhémentes activités extérieures restent soumises en définitive à la sérénité du contemplatif.

Que notre révérence, un peu effarouchée par les nombreux in-folios qui renferment les écrits d'Augustin, ne nous dissimule pas le secret de cette âme: son unité et sa simplicité. Secret admirable, et par où Augustin

reste accessible aux simples, que la subtilité, ou l'ampleur, ou les passions d'un tel génie déconcerteraient.

1° *Unité de l'esprit. Unité dans le vrai; l'erreur est non seulement mensonge, mais elle est aussi division de l'esprit; ses voies sont multiples et contradictoires, où l'homme égaré se disperse, in regione dissimilitudinis, tandis que le chemin de la vérité est droit, unique et unifiant. Or Augustin aime la vérité; il a la passion de la vérité; il a la passion de la vérité, et toute son âme y passe. Car la vérité exige tout; on ne calcule pas avec elle; ses souplesses, ses discrétions, ses contours, ne sont en réalité qu'en nous, en nos yeux, pour lesquels elle s'accommode avec délicatesse et patience. Mais elle est intransigeante. Elle est toute pure. Et la pureté de l'esprit, c'est la simplicité, c'est l'unité.*

L'esprit d'Augustin était sans détour. Sans aucun pli. Sans doute il fut faible d'abord; la lumière était presque haïssable — le mot est de lui — à ses yeux malades, la lumière qui pourtant est si délectable aux yeux purs ! Et oculis ægris odiosa lux, quæ puris est amabilis. Mais, s'il ne pouvait fixer son regard, il avait déjà du moins l'appétit, l'amour du vrai: Amantem memoriam secum ferebat; et cet appétit le purifiait, l'unifiait au fond, alors même que la surface de son âme était empâtée d'erreurs.

2° *Unité du vouloir, — dans le désir de la béatitude. Car, pour Augustin, la vérité est au service du bonheur, et elle n'est recherchée que parce qu'elle est béatifiante. C'est l'amour, c'est la sagesse d'amour, qui étreint le Bien suprême. Quelle étreinte ! C'est une communion. Mais on ne s'unit pas, surtout ainsi, et surtout au Dieu béatifiant, si l'on n'est pas un en soi-même. Dieu hait le cœur multiple. C'est-à-dire: l'amour est*

d'un exclusivisme farouche, et ne supporte ni réserve, ni repli, ni partage; l'amour de Dieu (et l'amour de la béatitude, car, pour Augustin, c'est tout un) obéit à cette loi commune de l'amour. Il lui faut un cœur simple.

Augustin vécut là aussi in regione dissimilitudinis. Et pourtant, dans cette dispersion, dans cette poursuite insensée du bonheur à travers les jouissances sensibles, l'inquiétude unifiait son cœur, — en espérance. Irrequietum est cor nostrum... L'inquiétude est multiplicité et division, mais une division si profonde, si intime, en la chair même de notre cœur, que ce semble bien être le triomphe de l'amour avant l'amour, et donc le plus sûr apprentissage de l'unité.

3° Unité enfin, plus profonde, ou mieux effet profond et décisif de cette double unité de l'esprit et du cœur: l'unité du contemplatif. La vie "active" est travail, combat, effort; elle est encombrée de soucis; les bonnes œuvres mêmes qu'elle réalise ne sont pas sans nous engager dans les misères et les complexités de la vie terrestre. Bien plus la discipline de nos tendances et de nos passions, de nos imaginations, de nos émotions, nous impose une certaine dispersion intérieure, un redressement laborieux, qui par son effort accapare notre esprit et témoigne qu'il n'est point apte encore au regard très simple de la contemplation. C'est pourtant là que serait la perfection, celle à laquelle nous invite Augustin par sa doctrine et par son exemple.

La contemplation, dans une âme maîtresse d'elle-même, est un acte éminemment simple, où toutes les puissances semblent venir se fondre dans la perception vive et savoureuse du bien aimé. Car vrai et bien ici ne font qu'un et la beauté même n'est que la splendeur de cette union. De même intelligence et volonté, regard et amour,

ne font qu'un, et est enfin vaincu ce dualisme, si douloureux pour nous, d'une intelligence qui voit et d'une volonté qui ne se résout pas encore à aimer. La contemplation, c'est un amour qui regarde. Augustin, grand contemplatif, trouve la perfection dans cette suprême unification.

Car unité, c'est perfection. C'en est le signe, et c'en est l'effet. Secret de cette beauté spirituelle qui est, dans l'âme humaine, le reflet de la mystérieuse unité du Dieu en trois personnes. Augustin s'enivre à scruter l'unité de ce mens où la Trinité a imprimé son image trine et une.

On peut concevoir autrement qu'Augustin la psychologie de cette unification mentale, ou mieux, la technique qui l'expliquera à notre raison analytique. Mais on ne trouvera pas, sinon peut-être en S. Thomas d'Aquin, âme plus unifiée que celle d'Augustin, qui, dans cette unité, a retrouvé la simplicité et la pureté de l'enfant.

Les vrais grands hommes ne sont que de tout petits enfants devant Dieu.

M.-D. CHENU, O.P.



Augustinisme et Thomisme

(Conférence donnée le 12 novembre à Québec pour
l'inauguration de l'Académie canadienne St-Thomas
d'Aquin.)

Le monde chrétien commémore cette année le quinzième centenaire de la mort de saint Augustin. Aucun Père de l'Eglise n'a exercé sur l'Occident une influence comparable à la sienne. Au moyen âge en particulier, il a été le maître incontesté. Sa pensée imprègne à la fois la spéculation et la prière; elle se trouve à l'origine de tous les grands mouvements intellectuels de l'époque.

Avec le XIII^e siècle, une autre philosophie, celle de saint Thomas, va prendre, dans l'Ecole, la place que l'augustinisme y occupait. Celui-ci ne sera pas oublié pourtant. Tout le long de l'histoire on le verra inspirer des courants nouveaux. Les études innombrables parues cette année montrent qu'après quinze siècles il continue d'exercer encore son emprise sur les âmes.

Suivant en cela les traces de l'Académie romaine St-Thomas, notre Académie naissante a voulu associer, dans un même hommage, les deux grands docteurs de l'Occident chrétien: saint Augustin et saint Thomas. "On ne peut étudier saint Augustin, lorsqu'on a quelque connaissance de la philosophie thomiste, sans être poursuivi, écrivait naguère M. Gilson, par la constante tentation de comparer les deux systèmes. On les sent ressemblants comme des frères, mais, comme des frères aussi, on sent qu'ils ne sont pas identiques."¹ Non seulement, en effet,

1.—*La vie intellectuelle*, juillet 1930, p. 46.

étant apparus à huit siècles d'intervalle, ils vont différer par les préoccupations, les influences subies et les expériences personnelles, mais on retrouvera en eux d'autres divergences plus profondes qui, s'enracinant au plus intime de leur âme, imprègneront toute leur pensée. Saint Augustin et saint Thomas appartiennent à ces deux grands courants spirituels qui, issus l'un de Platon et l'autre d'Aristote, traverseront les siècles sans se mêler jamais complètement. L'histoire doctrinale du XIII^e siècle n'est pas autre chose que la lutte entre ces deux esprits, et, si l'on va au fond de bien des controverses religieuses contemporaines, on sera étonné d'y trouver l'éternel antagonisme entre le platonisme et l'aristotélisme.

Mettre en parallèle saint Augustin et saint Thomas, c'est donc poser l'un des problèmes fondamentaux de la pensée chrétienne, l'un des plus discutés aussi, même à l'heure présente. Les uns, occupés surtout à mettre en relief ce qui sépare les deux doctrines, cherchent à couvrir du nom de saint Augustin une opposition secrète à des directions qui n'agrément pas. Les autres, au contraire, s'efforcent d'établir entre l'augustinisme et le thomisme une sorte de concordisme philosophique qui n'est pas lui non plus sans dangers. Ou bien, en effet, on fausse les systèmes pour les rapprocher, ou bien on cherche, pour les deux, un terrain vague d'entente où leurs caractéristiques propres s'estompent et s'atténuent.

Il ne s'agit, d'après nous, ni de combattre un système par l'autre, ni de tenter des conciliations impossibles, mais bien d'indiquer la place de chacun dans l'histoire et dans la vie de l'Eglise. Nous essaierons de montrer que le thomisme marque, non seulement dans l'ensemble de sa synthèse, mais dans l'élaboration des concepts mêmes

de philosophie et de théologie, un progrès définitif qu'il faut bien nous garder de sacrifier. Quant à saint Augustin, il suffit à sa gloire de représenter l'un des moments de la pensée catholique en marche, et d'offrir à certaines âmes, pour aller à Dieu, un itinéraire que l'Eglise n'a jamais songé à fermer.

* * *

Saint Augustin, nous l'avons dit, domine la première partie du moyen âge. C'est dans les limites qu'il avait tracées que se développa la spéculation chrétienne. Ces limites étaient celles de la révélation et de la foi. On devait finir, et on finit en fait par identifier cette philosophie religieuse et mystique avec la philosophie tout court.

Pendant ce temps, une autre philosophie, celle d'Aristote, s'acheminait providentiellement, et à travers toutes sortes de vicissitudes, vers ce grand centre de vie intellectuelle qu'était alors l'Université de Paris. Sur son passage, elle avait fécondé la pensée syrienne, juive et arabe, et c'est grâce à cette dernière qu'à la fin du XIIe siècle, elle allait rencontrer la pensée chrétienne pour la féconder à son tour.

Je n'ai pas à rappeler ici les hésitations de l'Eglise en face de l'aristotélisme naissant, ni à en débattre les motifs. Ce que vous savez, c'est que saint Thomas, suivant en cela la voie tracée un peu timidement par le Bx Albert-le-Grand, reconnut la supériorité de la philosophie nouvelle, l'expurgea des erreurs qu'elle traînait avec elle, et lui donna définitivement droit de cité dans l'Eglise. Seulement, cette option de saint Thomas pour Aristote allait le forcer à opérer, aussi bien en théologie qu'en

philosophie, d'innombrables redressements, et c'est alors que, pour la première fois, se posa le problème de l'augustinisme et du thomisme.

Nul n'a traduit avec plus d'émotion les alarmes éveillées alors par ces nouveautés que le futur archevêque de Cantorbéry, le franciscain Jean Peckham. Dans une lettre à l'évêque de Lincoln du 1er juin 1285, il écrivait : "Vous savez que nous ne réprouvons aucunement les études philosophiques pour autant qu'elles servent aux dogmes théologiques; mais nous réprouvons ces nouveautés profanes qui, contre la vérité philosophique et au détriment des Pères, se sont introduites, il y a environ vingt ans, dans les profondeurs de la théologie, entraînant le rejet et le mépris manifeste des Pères." Plus loin, il précise ses accusations contre "cette doctrine nouvelle... qui consacre ses forces à détruire ou à ébranler tout ce qu'enseigne saint Augustin sur les règles éternelles et la lumière immuable, les puissances de l'âme, les raisons séminales innées dans la matière et sur d'innombrables autres questions, propageant ainsi la dispute à travers le monde entier." 2

Ce que Jean Peckham réprouve, et ce qu'avaient cherché à atteindre les condamnations d'Etienne Tempier et de Robert Kilwardby, c'est donc avant tout l'abandon des thèses traditionnelles de l'augustinisme médiéval. De ces thèses, aucune n'a survécu, au moins sous sa forme primitive, aux discussions soulevées alors. A distance, on s'étonne qu'un Jean Peckham ait voulu solidariser avec elles la philosophie chrétienne, et on se félicite qu'il n'ait pas réussi.

A la lumière des principes aristotéliens, saint

2.—Cf. E. Gilson : *Etudes de philosophie médiévale*, p. 121.

Thomas en avait vu la faiblesse. Au moment où il commença à enseigner, deux grandes voies s'ouvraient à la spéculation philosophique : celle d'Aristote et celle de Platon. La première sans doute avait mené à l'averroïsme. Mais saint Thomas se rendit bien compte que cette erreur n'était nullement impliquée dans les principes mêmes de la doctrine. De fait, elle en fut éliminée, et l'histoire n'en fera plus mention. Par contre, la voie suivie par les néo-platoniciens n'était pas elle-même sans dangers puisqu'elle avait conduit Avicenne à nier aux créatures toute opération propre et à faire refluer la causalité en Dieu. Par sa doctrine de l'illumination, par celle des raisons séminales, la philosophie traditionnelle s'apparentait à l'erreur d'Avicenne. Parenté si peu chimérique que, chaque fois que cette erreur réapparaîtra — chez un Malebranche, par exemple — c'est à l'intérieur de l'augustinisme qu'elle se développera. Ayant à opter entre les deux voies ouvertes devant lui, saint Thomas vit que sa foi aussi bien que sa raison le poussait vers celle d'Aristote. Il y entra donc hardiment et l'Eglise l'y suivit.

Toutefois, saint Thomas ne voulut pas plus s'asservir à Aristote qu'il ne s'était asservi à saint Augustin. Plus les études historiques sur la pensée aristotélicienne se font pénétrantes, plus on reste stupéfait des transformations qu'elle a subies au contact de la pensée chrétienne. Tout ce qu'il y avait d'éternel, en particulier, dans l'augustinisme est venu s'y incorporer et y occuper la place que toute vérité trouvera toujours à l'intérieur de la synthèse thomiste. "Albert le Grand et saint Thomas, écrit le P. Portalié, loin de se poser en adversaires de saint Augustin, comme on le leur reprochait, se mettaient à son école et, tout en modifiant certaines théories,

introduisaient et absorbaient dans leur système toute la théologie du docteur d'Hippone... Ainsi il n'y eut plus d'école strictement augustinienne, parce que toutes les écoles l'étaient; toutes éliminèrent certains points spéciaux, et gardèrent pour le maître une même vénération. Ce qui disparaît, c'est uniquement l'augustinisme sous un aspect trop étroit et trop limité que lui donnaient des questions particulières alors agitées; c'est l'augustinisme trop platonicien; mais le grand augustinisme, avec ses idées sur Dieu, sur les idées divines, sur la Trinité, sur la Rédemption, sans parler de la grâce, conserve toujours son empire sur les esprits".³

Les accusations d'un Jean Peckham ont donc besoin, pour être comprises, d'être replacées dans leur milieu historique. S'en servir, comme on le fait parfois, pour jeter du discrédit sur l'orientation aristotélicienne, c'est oublier que sept siècles d'histoire en ont montré la vanité. Avec saint Augustin, la pensée chrétienne avait franchi une première étape, elle en a franchi une seconde avec saint Thomas. Chacune des nouveautés combattues par l'augustinisme traditionnel marquait un progrès qu'encore aujourd'hui l'Eglise regarde comme définitif.

* * *

Ce serait toutefois rapetisser la lutte entre l'augustinisme et le thomisme que de la réduire à une chicane autour de quelques thèses, si fondamentales soient-elles. Ce serait surtout nous mettre dans l'impossibilité d'expliquer la continuation de cette lutte, à une époque comme la nôtre où rien ne reste plus guère des théories qui en faisaient l'enjeu. Ce qu'il y a au fond de cette lutte c'est,

³.—*Dictionnaire de théologie*, vol. I, col. 2514.

nous l'avons dit, l'éternel antagonisme de deux esprits. Cet antagonisme qui avait opposé, en Grèce, l'Académie de Platon et le Lycée d'Aristote, au moyen âge, l'augustinisme et le thomisme, continue d'opposer entre eux les penseurs chrétiens en quête de la voie la meilleure pour aller à la vérité et, en définitive, à Dieu.

Pour un esprit averti, rien n'est plus facile à saisir qu'une tendance, mais rien par contre n'est plus difficile à préciser. Ainsi, pour marquer nettement ce par quoi l'esprit de saint Thomas diffère de celui de saint Augustin, il nous faudrait indiquer quelle fut leur attitude respective vis-à-vis de tous les grands problèmes que soulève la philosophie. Il est évident qu'il ne saurait en être question, ici, ce soir. Peut-être cependant réussirons-nous à mettre en lumière l'originalité propre de chacune de leurs pensées, en montrant l'idée qu'ils se sont faite de la philosophie elle-même. Question capitale, puisqu'elle n'est autre au fond que celle des rapports entre la raison et la foi, entre la nature et la grâce.

Pour comprendre l'idée que saint Augustin s'est faite de la philosophie, il n'est pas inutile de se rappeler par quelles voies douloureuses il est arrivé lui-même à Dieu. Le livre inoubliable des "Confessions" est autant l'histoire de sa pensée que celle de sa vie. C'est à la lumière de ses inquiétudes intellectuelles, de ses doutes et de ses erreurs, que cette pensée s'est précisée et s'est fixée. Si, dans la recherche du vrai, il fait si large la part de Dieu, c'est qu'il a connu le premier la vanité de son effort personnel. Dans l'itinéraire qu'il trace aux âmes, il va faire entrer toutes ses défiances, le souvenir et la leçon de tous ses égarements.

"Le premier pas sur la voie qui conduit la pensée vers Dieu est l'acceptation de la révélation par la foi."

C'est par ces mots qui s'ouvre l' "Introduction à l'étude de saint Augustin" de M. Gilson, le plus beau livre peut-être publié sur le maître, à l'occasion de son quinzième centenaire. Une philosophie qui met son point de départ dans la foi, qui enferme toute démarche ultérieure de l'esprit à l'intérieur de la révélation, voilà qui suffit du coup à nous dérouter. Rien n'est moins thomiste, et pourtant rien n'est plus augustinien.

Non pas certes que saint Augustin nous refuse le pouvoir de débayer, en quelque sorte, le chemin qui mène à la croyance, en établissant un certain nombre de vérités telles que l'existence de Dieu et le fait de la révélation. N'est-il pas un de ceux qui ont marqué le plus nettement le caractère raisonnable de notre adhésion à la parole de Dieu. Mais cet usage de la raison, antérieur à la foi, ne peut s'appeler philosophie qu'à titre secondaire. La vraie philosophie, ou plutôt ce que saint Augustin désigne sous ce nom, c'est une connaissance qui part de la foi pour en explorer rationnellement le contenu.

De même, il serait inexact d'affirmer que saint Augustin ait jamais mis en doute la valeur de la raison s'exerçant, en dehors de la foi, dans certains domaines particuliers. Seulement, on chercherait en vain chez lui une étude de la nature à la seule lumière de la raison. Cette conception d'une philosophie séparée, qui est celle de saint Thomas, lui est tout-à-fait étrangère, comme elle le sera à un saint Anselme et à un saint Bonaventure. Il n'y a donc pas lieu de distinguer chez lui ce qui appartient à la philosophie et ce qui appartient à la théologie, ce qui est réservé à la raison et ce qui relève aussi de la foi; "l'augustinisme, écrit M. Gilson, a commencé d'exister, comme doctrine distincte, le jour où son

fondateur a découvert que toute la philosophie était déjà contenue dans les Ecritures." 4

Avant de discuter cette conception de la philosophie, rappelons celle de saint Thomas avec laquelle il faudra bien tantôt la confronter. D'après lui, il y a trois connaissances distinctes et hiérarchisées : La connaissance philosophique, la connaissance théologique et la sagesse du contemplatif. La philosophie étudie l'être réel à la lumière des principes naturels ; la théologie étudie l'être divin à la lumière de la révélation virtuelle ; quant à la sagesse du contemplatif elle est une connaissance essentiellement surnaturelle, supposant la grâce et la charité. De la première à la dernière, l'ascension de l'âme chrétienne est normale ; elle n'est pas continue. Entre la première et la seconde, il y a la foi ; entre la dernière et les deux autres, il y a la charité.

En nous en tenant à ces cadres rigides, peut-on parler de philosophie augustinienne ? Personne n'y songe. L'augustinisme n'ayant jamais voulu être autre

4.—Vol. cité, p. 41. — Dans les "Archives de philosophie," t. VII, Cahier II, p. 203, le P. Romayer, S.J., rendant compte du volume de M. Gilson, écrit : "M. Gilson paraît croire, qu'aux yeux de saint Augustin, l'itinéraire de l'âme à Dieu ne peut commencer que par la foi. S'il en était ainsi, le plus grand des Pères de l'Eglise aurait logiquement compromis, en l'atteignant à même ses racines, cette foi salutaire. En effet, ne pas considérer comme une étape métaphysiquement première et nécessaire, dans l'itinéraire de l'âme à Dieu, l'établissement rationnel des vérités qui sont à la base de la foi, c'est, du moins en droit, anéantir tout cet itinéraire." Une page plus haut, le P. Romayer nous apprend que M. Gilson n'a pas ignoré cet aspect du problème et qu'il a relevé, dans la doctrine augustinienne, un usage de la raison antérieur, préparatoire et concomitant à la foi ! Tout cela parce que M. Gilson appelle propédeutique, cet établissement des motifs de crédibilité, au lieu de l'appeler philosophie, mot qu'il réserve à cette connaissance qui part de la foi. Du moment qu'il admet la chose, nous ne voyons pas que le changement de terme puisse avoir des conséquences si désastreuses. Il resterait à savoir ensuite si le mot propédeutique n'est pas mieux choisi que le mot philosophie.

chose qu'une exploration rationnelle du contenu de la foi, a perdu tout droit à s'appeler une philosophie au sens thomiste du mot. Mais est-ce tout de même une véritable philosophie ? Nous ne le pensons pas. Ici nous sommes arrivé au cœur même du problème.

Que l'on puisse dégager de l'œuvre de saint Augustin un ensemble de conclusions rationnelles ; que ces conclusions, inspirées par un même esprit, puissent, après coup, être organisées en système, cela n'est pas douteux, puisque cela s'est fait. Mais, en isolant ainsi de la foi, une doctrine qui vivait d'elle et pour elle, en constituant, en quelque sorte, à la raison un domaine à part, on pousse la pensée augustinienne dans une voie qui n'est pas la sienne, et on fait une philosophie de ce qui n'était qu'une théologie. Parlant des études sur saint Augustin, le P. Mandonnet écrivait très justement : "Il est impossible de les traiter en se mettant au seul point de vue rationnel, parce que les preuves et les préoccupations qui déterminent le choix de la doctrine philosophique contiennent, explicitement ou virtuellement, un ou plusieurs éléments de foi" ⁵

"On se trompe du tout au tout, réplique M. Gilson, lorsqu'on imagine qu'Augustin fonde la vérité de ses conclusions philosophiques sur ce qu'elles seraient déduites de la Révélation ; en fait, ni chez lui, ni chez aucun augustinien nous n'avons rencontré une seule idée dont la vérité philosophique fût démontrée par voie d'appel à la foi. En bonne doctrine augustinienne, la foi montre, elle ne démontre pas. Autre chose donc est partir d'une donnée révélée, comme fait le théologien, pour en définir ou en déduire rationnellement le contenu,

5.—*Bulletin thomiste*, 1926, (53).

autre chose partir de cette même donnée révélée, comme fait l'augustinien lorsqu'il philosophe, pour voir si et dans quelle mesure son contenu coïncide avec celui de la raison." 6

Tout ce que l'on peut dire de la distinction de M. Gilson, c'est qu'elle suppose à la théologie une rigidité qu'elle se plaît précisément à refuser à la philosophie. Dans son "S. Bonaventure", M. Gilson montre qu'il existe chez le grand maître franciscain, une distinction formelle entre la philosophie et la théologie. Seulement, il ajoute : "après l'avoir posée comme réelle, saint Bonaventure la nie comme illégitime." 7 Comment supposer alors que saint Bonaventure — et il faut en dire autant de saint Augustin — ait tenu compte dans la pratique de cette distinction qu'il considérait comme illégitime ? Comment ne pas voir qu'en tirant de ce mélange philosophico-théologique, une philosophie proprement dite, on se plaît à ignorer cette défiance vis-à-vis de la raison qui l'avait inspiré, et on isole ce qui légitimement pour son auteur ne devait jamais être séparé ? En résumé, une raison qui volontairement enferme toute sa démarche à l'intérieur de la foi, qui, par crainte d'errer n'ose s'aventurer en dehors de sa lumière, n'arrivera jamais à constituer une philosophie chrétienne, en supposant même qu'on mette l'accent sur ce dernier mot "chrétienne".

Et ceci nous amène à discuter l'idée qu'on se fait, en certains milieux, d'une philosophie chrétienne. Dans un article où il cherche à reconcilier tout le monde — ce qui a toujours été le moyen infallible de tout embrouiller — le P. Romayer, s.j., oppose au concept de philosophie chrétienne, "un système païen quelconque de métaphy-

6.—Vol. cité, p. 301.

7.—*La Philosophie de S. Bonaventure*, p. 463.

sique".⁸ Nous cherchons encore l'idée qui a pu inspirer cette formule. Veut-il dire qu'il y a une philosophie pour ceux qui sont chrétiens et une autre pour ceux qui ne le sont pas, que croyants et incroyants doivent renoncer à se rencontrer sur le terrain philosophique ? Ce serait, à notre avis, remettre inopportunément en question le problème résolu au XIII^e siècle et perdre le meilleur bénéfice de l'initiative thomiste.

Qu'il s'agisse de science ou qu'il s'agisse de philosophie nous n'avons pas intérêt à nous isoler. J'irai plus loin : nous n'en avons pas le droit. Il n'y a pas une biologie pour ceux qui croient et une autre pour ceux qui ne croient pas ; il y a seulement des croyants et des incroyants qui font de la biologie, et valent, en tant que biologistes, ce que valent leurs théories elles-mêmes. Il pourra arriver sans doute que telle science particulière vienne en contact avec les données révélées, non pas sur le terrain solide des faits, mais sur le sable mouvant des hypothèses. Le savant catholique n'aura pas le droit d'ignorer alors ce que lui enseigne sa foi. Il en acceptera la divine infailibilité, non comme une entrave, mais comme un guide et une lumière.

Il en est de même, toutes proportions gardées, de la philosophie. En condamnant les fidéistes et les traditionalistes, l'Eglise a réaffirmé le pouvoir de la raison humaine et délimité le domaine qui lui est propre. Ce domaine est commun à ceux qui croient et à ceux qui ne croient pas. Il reste toutefois que la philosophie — je ne dis pas seulement pour être chrétienne, mais pour être vraie — doit reconnaître l'autorité supérieure de Dieu, rester ouverte au surnaturel et rejoindre, dans ses con-

8.—*Archives de philosophie*, vol. VII, p. 213.

clusions, toutes les données de la Révélation. En droit — nous reviendrons sur le fait tantôt — cela ne dépasse pas les forces de la raison humaine et, comme cela suffit pour faire d'une philosophie, une philosophie chrétienne, une philosophie chrétienne n'est donc rien autre chose qu'une philosophie vraie.

Et ceci est plus grave qu'on ne semble le croire. Aussi longtemps que la foi fut générale, il n'importait guère d'en délimiter nettement le domaine. Cela importe davantage de nos jours. Lorsque nous cherchons à établir ces grandes vérités morales ou métaphysiques qui sont à la base de la foi, il faut qu'on soit convaincu que nous parlons au nom de la raison, plutôt qu'au nom d'une croyance que tous ne partagent pas. Le renouveau scolastique que nous appelons de tous nos vœux ne pourra se produire, ne pourra en tout cas atteindre une certaine profondeur, qu'à condition que la philosophie chrétienne puisse se présenter comme l'œuvre de la raison seule. C'est pour cela que l'apparition de saint Thomas à l'aube des temps modernes nous a toujours semblé providentielle.

"Il va de soi, écrit M. Gilson, que l'augustinisme ne mérite pas le nom de philosophie si l'on entend par là un système d'idées dont les prémisses seraient posées par la raison seule, c'est-à-dire précisément, la conception même de la philosophie que son œuvre a pour objet d'éliminer... Pour comprendre en quel sens l'augustinisme est une philosophie c'est donc l'opposition de la raison et de la foi comme des systèmes de connaissance autonomes qu'il faudrait dépasser." ⁹

Il s'agit précisément de savoir s'il nous est permis d'abord, s'il est opportun ensuite de dépasser cette

9.—Vol. cité, p. 41.

opposition. Il s'agit de savoir si le thomisme en précisant mieux que l'augustinisme les concepts de foi, de théologie et de philosophie, a marqué un progrès ou un recul de la pensée chrétienne. Il s'agit enfin de savoir si nous devons renoncer à ces précisions plutôt que de renoncer à parler de philosophie augustinienne et bonaventurienne. L'histoire religieuse des derniers temps ne semble guère nous y inviter. Si Pie X, pour étouffer le modernisme, a réintroduit de force la philosophie thomiste, dans les séminaires et les universités, c'est uniquement parce que cette philosophie, distinguant mieux entre ce qui est de la nature et ce qui est de la grâce, entre ce qui est de la raison et ce qui est de la foi, semblait plus éloignée qu'aucune autre de l'agnosticisme et de l'immanentisme qu'il s'agissait de combattre. Le modernisme n'est pas encore assez loin pour que nous oublions et la leçon qui s'en dégage, et les conclusions que le pape en a tirées.

A la fin de sa magistrale "Introduction à l'étude de saint Augustin", M. Gilson propose une définition de la philosophie chrétienne que le P. Romayer trouve extrêmement heureuse. "Ce qui caractérise la méthode augustinienne comme telle, écrit-il, c'est le refus d'aveugler systématiquement la raison en fermant les yeux à ce que la foi montre, d'où l'idéal corrélatif d'une philosophie chrétienne qui soit philosophie en tant que chrétienne, parce que tout en laissant à chaque connaissance son ordre propre, le philosophe chrétien considère la révélation comme une source de lumière pour sa foi." ¹⁰

Malgré l'estime profonde que nous professons pour M. Gilson, il nous est impossible d'accepter la formule qu'il nous propose. Que le philosophe chrétien ne doive

10.—Page 301.

pas aveugler systématiquement sa raison, en fermant les yeux à ce que lui montre la foi, nul n'a jamais songé à le contester. Que la scolastique ait retiré jadis et continue de retirer aujourd'hui d'immenses bénéfices de la révélation, cela non plus n'est pas douteux. Il faudrait, pour le nier, ignorer ces échanges mystérieux qui se font, souvent même à son insu, dans l'âme illuminée par la foi. Mais tout cela c'est le fait, fait important sans doute et qu'on ne mettra jamais trop en lumière, mais fait quand même, contingent et extrinsèque, qui ne saurait servir de base à une définition.

Ce dont il s'agit, entre M. Gilson et nous, c'est de savoir si une philosophie ne devient chrétienne, ne cesse d'être — selon la formule du P. Romayer — un système païen quelconque de métaphysique, qu'à condition de prendre Dieu pour Maître, et sa parole comme point de départ de ses spéculations.

Ainsi délimitée la question ne nous paraît plus douteuse. Pour refuser à une philosophie tout caractère chrétien, du seul fait qu'elle est séparée, il faut supposer, ou bien une confusion entre l'ordre théologique et l'ordre philosophique, ou bien une défiance exagérée à l'égard de la raison. Une telle défiance et une telle confusion se retrouvent, à des degrés divers, dans l'augustinisme, mais ce n'est certes pas ce qu'il faut en retenir.

En condamnant fidéistes et traditionalistes, l'Eglise, nous l'avons dit et nous le répétons, a délimité le domaine propre de la philosophie et revendiqué, pour la raison, le pouvoir d'arriver au vrai dans ce domaine. Comme il s'agit ici de la raison humaine, en général, cela vaut, à la fois, pour ceux qui croient et pour ceux qui ne croient pas. Sans doute les premiers trouveront dans leur foi une aide et un guide, mais ce sont là choses extrinsèques

qui ne suffisent pas à faire de la philosophie chrétienne une philosophie spécifiquement distincte. "Une philosophie pure, écrit le P. Chenu, ne devient pas une philosophie chrétienne en enfermant sa démarche rationnelle dans un schème théologique; une philosophie pure se trouve être chrétienne lorsque, pour développer son propre contenu en toute liberté et pour manifester intégralement la rigueur de ses exigences rationnelles, elle constate et elle affirme n'avoir pas à rejeter toute capacité, toute puissance du surnaturel." ¹¹ Cela est nécessaire, mais cela suffit.

*

* *

Je m'aperçois que cette étude qui primitivement devait être un hommage à saint Augustin, est devenue, au contact des controverses actuelles, une critique de sa pensée. Je ne crois pas qu'il faille m'en excuser. Ce n'est pas amoindrir un homme que de le situer dans l'histoire. Elaborée à une époque où les concepts de philosophie et de théologie n'avaient pas revêtu la précision qu'ils ont aujourd'hui, sa doctrine en porte l'empreinte. Le but qu'il poursuit d'ailleurs, et qui est de mener l'âme à Dieu, ne l'inclinait guère à faire le partage entre ce qui, dans cette œuvre, est de la grâce et ce qui est de la nature. Ajoutez à cela l'expérience douloureuse de sa vie. Mieux qu'aucun autre, il avait pu se rendre compte des hésitations d'une intelligence que la foi n'illumine pas, des faiblesses d'une volonté que Dieu abandonne à elle-même. La nature qu'on retrouvera chez lui ne sera donc pas la nature abstraite, aux virtualités restées intactes,

11.—*Bulletin thomiste*, 1928, p. 244.

mais la nature concrète dont on constate, en chacun de nous, les blessures laissées ouvertes par le péché. Sa doctrine aura donc un caractère d'inachèvement qu'il est bien inutile de nier. Mais c'est peut-être pour cela qu'elle reste si attachante et qu'elle continue, après quinze siècles à trouver un écho dans nos pauvres âmes humaines. Il est telles de ses pages — c'est le moment de le redire — sur lesquelles il tombera toujours des larmes. Les inquiétudes auxquelles il a trouvé une réponse, les aspirations auxquelles il a prêté une voix, les misères auxquelles il a apporté un remède sont autant de choses qui ne meurent pas. J'irai plus loin. Toute la vie chrétienne, vie doctrinale et vie mystique, est imprégnée de sa pensée. C'est l'augustinisme éternel qui se retrouve dans toutes les écoles, l'augustinisme qui en s'identifiant avec le christianisme tout court, est devenu anonyme.

“Après tant de siècles écoulés, disait M. Gilson, le philosophe chrétien qui pense et qui prie, qu'il le veuille ou non, pense par l'intelligence et prie par le cœur de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin.”¹² De saint Augustin, nous venons de le voir, mais aussi, et ce sera notre dernier mot, de saint Thomas.

Et d'abord, on prie par le cœur de saint Thomas. Nous ne serions pas prêt, pour notre part, à admettre, comme on l'a dit si souvent, que le thomisme constitue une atmosphère spirituelle moins favorable que d'autres à l'éclosion de la piété. Ceux qui parlent de froideur et de sécheresse — pour ne rien dire de ceux qui ne reculent pas devant le mot paganisme — montrent qu'ils ne connaissent que très superficiellement la doctrine du

12.—*La vie intellectuelle*, juillet 1930, p. 61.

maître, qu'ils se sont arrêtés à l'écorce un peu rugueuse, sans pouvoir ou vouloir aller plus loin. Nous ne parlons pas de tout ce que la mystique chrétienne a gagné en précision, en sérieux, en profondeur au contact du thomisme; mais nous ne pouvons nous empêcher de songer à ces âmes innombrables qui, à toutes les époques, ont marché allégrement dans cette voie que d'aucuns accusent d'être étroite, parce qu'on y apprend mieux que dans aucune autre à se défier des caprices de la sensibilité.

Si on peut prier par le cœur de saint Thomas, c'est par son intelligence qu'il faut penser. Mgr Pâquet, dans le magnifique discours-programme que nous venons d'entendre, en a donné de multiples raisons. Une seule suffirait: la volonté de l'Eglise. Les âmes n'ayant toutes ni les mêmes besoins, ni les mêmes exigences, l'Eglise laisse à chacune la liberté de choisir son itinéraire pour aller à Dieu. Mais quand il s'agit d'enseignement, c'est autre chose. Ce n'est pas en notre nom à nous, mais en son nom à elle que nous enseignons. Il n'est pas question de préférences personnelles, mais de soumission et d'obéissance. La doctrine thomiste nous étant imposée par la législation de l'Eglise, c'est franchement, loyalement que nous devons en pénétrer tout notre enseignement.

En terminant, permettez-moi d'unir, dans un même hommage de gratitude, de vénération et d'amour, les deux grands docteurs de l'Occident chrétien, et de les prier de faire descendre, sur les travaux de notre Académie naissante, les bénédictions du ciel.

M.-C. FOREST, O.P.

12 novembre 1930.

Définitions de l'Histoire de l'Eglise

Rien de plus naturel à l'homme, semble-t-il, que la logique. Aristote en présuppose une forte dose à quiconque veut étudier son "organon". Et pourtant en réalité, que d'incohérences dans une vie humaine; que de conclusions débordent les prémisses ! C'est bien ce que l'on a constaté dans le domaine des sciences historiques. S'agit-il de définir l'histoire en général, tous circonscrivent son objet dans la perspective des faits passés *humains*.

S'agit-il d'appliquer cette conception de l'histoire à un objet particulier, par exemple à l'Eglise du Christ, alors des atermoiements, des contradictions. l'Eglise dit-on, n'est pas une institution purement humaine, l'Eglise est d'origine divine... On oublie que l'histoire traite des faits passés humains, reconnus aux vestiges que ce passé humain a laissés de lui. On oublie qu'une foule de faits passés échappent à l'histoire, ou bien parce qu'ils ne sont pas humains, ou bien parce qu'aucun témoignage sensible ou intellectuel ne saurait en faire soupçonner l'existence.

L'historicité n'est qu'un procédé particulier de connaissance. Si donc, l'on veut logiquement insérer dans le cadre des sciences historiques l'étude du passé de l'Eglise, il faut concevoir comme une connaissance scientifique du passé humain de cette société visible fondée par Jésus-Christ, tel que ce passé humain nous est connu aux traces qu'il a laissées.

Cette connaissance, il va sans dire, n'épuise pas toute la réalité de l'Eglise. Elle n'en perçoit, n'en assi-

mile que la portion constatable et constatée, par les documents qui en révèlent l'existence à l'intelligence ou aux sens de l'homme. L'historien catholique *croit* que cette société est une continuation du Christ; que la même sève surnaturelle circule dans tous les membres; que cette société est le corps mystique du Christ; que sa mission enfin est la sanctification de ses sujets, dans le temps, et leur glorification comme leur béatification dans l'éternité. L'historien catholique connaît toutes ces choses, il y adhère encore plus fermement qu'à la vérité naturelle des premiers principes. Mais, notons que cette certitude ressortit, non à sa fonction d'historien, mais à sa prérogative de catholique, qui vit de la foi, sous l'animation de la charité que diffuse en lui l'Esprit d'amour.

Ce qui intéresse l'historien dans l'histoire de l'Eglise, ce n'est pas que cette Eglise soit "l'Epouse" de Jésus-Christ, ce n'est qu'Elle soit un tout "réel-mystique", et comme tel, dépassant, de la distance incommensurable d'un *ordre*, les forces et les exigences de toute nature créée et créable. Ce qui intéresse l'historien comme tel, c'est que l'Eglise soit un tout moral, une société visible, merveilleuse et transcendante par son fondateur, sa naissance, sa vie, sa doctrine, son évolution, ses luttes, ses difficultés et ses triomphes; c'est en outre que cette société soit l'œuvre authentique de Jésus, que sa vie soit une énigme passionnante, un effet supérieur aux causes apparentes qui l'ont engendré, l'unique survivante de l'affreuse tempête des siècles où sombrèrent inévitablement toutes les institutions-sœurs.

Donc l'enchaînement, dans l'espace et dans le temps, de la trame vivante d'un tel passé humain, perçu à la

lumière naturelle des documents, voilà l'objet propre de l'histoire de l'Eglise.

Si la "surnaturalité" vivante de l'Eglise échappe à l'historien, ce n'est pas que cette divine réalité soit inconnaissable. Au contraire, elle est connue en fait, avec certitude, mais par une lumière supérieure à celle de l'histoire. C'est la foi qui découvre ces régions du surnaturel. La théologie en développe le contenu, pour servir d'aliment à l'âme surnaturalisée. Les dons du Saint-Esprit : science, intelligence et sagesse nous en font savourer les profondeurs et nous baignent de leurs lumières.

L'apologétique enfin met en œuvre, sous la direction positive et intrinsèque de cette foi divine, toutes les ressources des sciences philosophiques, pour en établir le bien-fondé. Ce sont là certes, des connaissances bien réelles, et fort supérieures à nos pauvres connaissances humaines. Mais "ne brouillons les ordres." Si la vie intime surnaturelle de l'Eglise est connaissable par ses procédés propres, les tissus organiques de sa structure mystique, les effluves qu'irradie en elle l'Esprit d'Amour, tout ce mystère de joie, tous ces germes d'éternité, voilà toutefois autant de fractions du réel qui manquent d'*historicité* proprement dite. Encore une fois, la "non-historicité" d'un fait n'entraîne pas sa "non-existence". L'*historicité* réside dans la connaissance que donne un document humain. ¹

Est-ce à dire que l'historien catholique puisse se passer de toute direction ? Nullement. M. Seignobos se refuse à admettre tel ou tel fait en vertu de ses principes philosophiques ou réputés tels. C'est là croyons-nous un procédé inacceptable, un préjugé inconcevable, de la part

1.—Langlois- Seignobos. Introd. aux études hist., p. 44, en note.

d'un historien. Le catholique n'est-il pas plus ouvert tout en acceptant les directions négatives et extrinsèques de la foi. L'expérience a su lui en faire apprécier les bienfaits. Mais à l'encontre de l'auteur cité, l'historien catholique n'introduit pas la foi à l'intérieur même de la méthode historique, pour lui assujettir les ressorts les plus intimes des procédés rationnels. Ce serait anti-scientifique, et cette attitude ferait de nous un objet de dérision pour les infidèles, en nous attirant du coup, l'anathème du Docteur commun de l'Eglise.² Il y a sans doute une théologie historique, comme il existe une théologie dogmatique et morale. Mais cette théologie est un sanctuaire ouvert aux seuls initiés, et, pour le moins, suspect aux âmes que l'erreur ou des préjugés tenaces, retiennent encore captives.

Aussi, nous ne pouvons, comme catholique, souscrire à cette assertion d'un professeur d'université d'Amérique : "It is fair, just and equitable to halt on the threshold of the temple of history every pilgrim who comes without supernatural vision to view the beauties and the uglinesses of the Palace Beautiful."³ Ne faut-il pas au contraire, prendre cet incroyant par la main et le conduire à travers les avenues discrètes ou les routes poudreuses de la science historique rationnelle, pour l'amener au fait merveilleux, unique et transcendant de l'Eglise ? C'est là que l'attend l'apologète pour l'aider à donner le "coup-d'aile du croyant", en lui démontrant que cette transcendance de l'Eglise n'a de raison suffisante que dans sa divinité. Mais l'apologète est solidaire de l'historien. Il table sur les données de l'histoire. Ne faut-il pas établir le fait avant d'en donner la valeur ou

2.—Sum. Theol., Ia Pars., Qu. XXXII, art. 1.

3.—Guilday — Introd. to Church history.

la qualité ? "Non crederet nisi videret,"⁴ nous dit S. Thomas. Il faut voir avant de croire. Cette vision de crédibilité est du ressort de l'apologète, il est vrai, mais elle suppose et requiert les conclusions de l'histoire.

Qu'on relise cette page d'Albert Sorel, au sujet de Taine : "l'expérience et l'"histoire" l'avaient conduit envers le christianisme, de l'intelligence à la sympathie et au respect."⁵ Si cette démarche n'a pas suffi, (la foi étant gratuite et naturelle), elle était du moins nécessaire. On s'est scandalisé, dans certains milieux, de la critique historique, et l'on a tenté de soustraire l'histoire de l'Eglise à ses procédés. "Pour mon compte, écrit Mgr Lacroix,⁶ "je suis arrivé à la conclusion qu'il est préférable de ne réclamer pour l'histoire de l'Eglise, aucun privilège... et qu'il est beaucoup plus sage et plus habile de lui appliquer le droit commun."

Nous donnons donc, de l'histoire de l'Eglise, la définition suivante : *l'histoire de l'Eglise est une discipline rationnelle qui traite du passé humain de cette société visible et hiérarchique qu'a fondée Jésus-Christ, telle qu'elle nous apparaît dans son sillage à travers les siècles, et dans les empreintes dont elle a signé les lieux de sa genèse et de son évolution.*

F.-M. DROUIN, O.P.

4.—IIa, IIæ, art. IV, ad. 2.

5.—A. Sorel, *Nouv. Ess. d'Hist. et Critique*, p. 141.

6.—Lacroix, *Rôle de la critique dans l'Hist.*

“Jusqu'à Bethléem”

On dit que les pèlerins de Bethléem, après avoir contemplé la petite ville — religieusement parlant, il faudrait dire la grande ville — sous la lumière de midi, tiennent encore à s'y attarder la nuit. Pour eux comme pour nous, Bethléem, c'est la nuit ; c'est minuit ; “c'est le silence des horizons ; c'est la nature apaisée et tranquille ; c'est “la belle colline qui monte, sous la vibration douce des “étoiles, pour aller prendre au ciel son Bien-Aimé.” (R. P. Sertillanges, O.P., *Jésus*, p. 41). Soit désir de graduer leur émotion, soit pur sentiment d'humilité, ils commencent par errer lentement aux environs du sanctuaire et de la grotte. “Et quand, l'âme oppressée déjà par l'inexprimable poésie des choses, le voyageur n'a qu'à tourner un peu la tête pour pouvoir dire : *C'est là*, imaginez alors le délicieux tourment dont il s'exalte et s'enivre.” (ibid.)

Mais se rend-il vraiment “jusqu'à Bethléem”, à l'exemple des bergers de Beit-Sahour anxieux de connaître de près la merveille annoncée par les anges : *Transeamus usque Bethleem et videamus hoc verbum !* Non, s'il se borne à rechercher de façon trop exclusive les émotions qui sont la fleur et non le fruit d'un voyage aux Lieux Saints. Et tout proche de nous, dans nos grandes villes, se rendent-ils vraiment jusqu'à Bethléem, ces catholiques pour qui Noël consiste dans l'exacte et fiévreuse préparation matérielle : ventes et achats, cadeaux et messages, messe de minuit artistique (parfois omise) suivie de ces “pèlerinages du ventre” dont s'apaurait un prédicateur humoriste ? Non, puisque Bethléem signifie *maison du pain* et qu'ils refusent cette nuit-là la bouchée eucha-

ristique; non, puisque Noël comme l'Epiphanie, c'est la grande manifestation du Christ et qu'ils refusent d'en profiter pour mieux connaître ce Christ vaguement adoré.

Il n'est pas nécessaire d'être croyant pour s'intéresser à la personne du Christ. Il suffit d'avoir une âme légèrement dressée au-dessus du vulgaire, apte à saisir le reflet d'une grande figure ou la portée d'un grand fait. Or Jésus-Christ est le grand nom de l'Histoire qu'il a scindée en deux Parties. Nous disons: avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ, et nous ne pouvons dater une lettre sans rappeler son avènement. Privilège d'exception que ni César, ni Charlemagne ni Bonaparte n'ont su obtenir de la postérité. Ces illustres ont creusé un sillon dans l'Histoire, mais non pas un fossé, encore moins un abîme. La Révolution elle-même, qui prétendit la scinder à son tour en instaurant une nouvelle façon de supputer les ans et de désigner les mois, en fut quitte pour son rêve orgueilleux, mystique et sa confusion de Babel. En revanche, et jusqu'à ce que cette seconde ère ait croulé dans l'éternité, la postérité la plus lointaine dira: avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ! Langage conforme d'ailleurs aux seules apparences, puisqu'en réalité Jésus vivait avant de naître: il vivait dans la Promesse; il vivait dans les soupirs d'attente d'un peuple demeuré croyant. De sorte que, à la lettre, il remplit tous les temps. En saine rigueur théologique on devrait, pour compter les années, inscrire simplement: *en* Jésus-Christ, selon la puissante évocation de l'Apôtre: *Le Christ hier, le Christ aujourd'hui, le Christ dans les siècles.*

Il n'est pas requis davantage d'être croyant pour s'intéresser à l'Œuvre de Jésus-Christ. Son œuvre, prolongement de sa personne, est encore là debout, vivante, permanente, inéluctable. Est-il possible à un homme sé-

rieux d'apercevoir l'Eglise ou simplement de l'entendre nommer sans s'enquérir aussitôt de son fondateur? Déjà quand une société s'apprête à célébrer son centenaire, on ouvre les yeux, on interroge et d'avance on incline vers le respect. Puis l'on étudie le personnage qui présida à ses origines et lui insuffla la vie. Or non seulement les centenaires (d'œuvres ou de personnes) se multiplient dans l'Eglise, mais l'Eglise même est entrée, depuis au-delà d'un siècle, dans son deuxième millénaire. Dites: cela vaut la peine d'ouvrir les yeux? de scruter le phénomène? de s'enquérir du mystérieux homme qui fit sourdre un jour ce torrent vital? et d'imiter à rebours l'attitude du roi Hérode écoutant le récit des mages? Bien qu'étranger et comme tel, méfiant, ce chef n'apercevait rien qui dût exciter son intérêt ni motiver ses alarmes. On ne l'avait pas mis en présence d'un personnage historique et d'une œuvre millénaire. En supposant vraie la nouvelle qu'un enfant venant de naître quelque part en Judée et que cet enfant était le roi des juifs, comment l'hériter d'un trône absolu, au sein d'une race conquise pouvait-il causer tant de frayeur au vieux tyran déjà parvenu à la fin de son règne? C'est que le roi homicide, aux mains encore rouges du sang des Machabées, possédait au plus haut degré la prudence charnelle, le flair démoniaque des "enfants du siècle." Voyez-le mobiliser la science, consulter les autorités, dépêcher ses informateurs vers la ville mentionnée, avec mission d'enquêter et de faire rapport, comme on dirait aujourd'hui...

Mais revenons à notre époque. L'enfant de Bethléem devenu ce qu'il est : le grand nom de l'Histoire, et son Oeuvre devenue ce qu'elle est : le grand fait de l'Histoire, voilà une menace sérieuse pour l'incrédule endormi dans

la paix des modérés ou dans "la sotte indifférence des sectaires professionnels." (François Le Grix). Voilà de quoi stimuler la recherche, mobiliser la critique et commander au besoin la prière dans l'humilité et le sacrifice. Aussi, malgré une déférente pitié envers l'incrédule intellectuel, je ne puis oublier que mis en présence du Christ et de son Eglise, il se trouve lié par le devoir d'une impartiale recherche. Au point où en sont les travaux de maîtres et la science critique, il n'a aucune excuse de s'y dérober. Et s'il vient à mourir dans cette attitude abstentionniste, ce ne sont pas les fleurs voiturées sur sa tombe ni les discours et articles à lui consacrés, qui régleront la question.

Mais voici une autre conclusion plus attendue. Si l'incrédule doit chercher à mieux connaître le Christ, à plus forte raison le chrétien, son fidèle, son disciple qui lui doit la vie de la grâce et jusqu'à son nom. Ce dernier surtout devra se hâter vers Bethléem, soit que, pécheur, "il repose sur sa lie" (Jérémie), soit qu'il appartienne à la catégorie des fervents. Dans un cas comme dans l'autre, la rencontre avec Dieu sera chose aisée. Déjà, du simple point de vie naturel, le Verbe nous envahit, nous possède, le Verbe créateur par qui *l'être* tient et par qui tout subsiste, *per quem omnia constant*. (S. Paul). Il est en nous, nous sommes en lui, sans que nous paraissions réaliser sa présence. Tels étions-nous avant la découverte des ondes hertziennes, environnés de courants subtils, plongés sans le savoir dans une mer d'harmonie.

M.-A. LAMARCHE, O.P.

Le sens des faits

Adresse au Révérend Père Gillet, O.P.¹

Révérendissime Père,

Je me sens bien indigne de la tâche que l'on m'a confiée. Vous présenter à cet auditoire ! Mais il y a longtemps que votre nom et votre prestige ont franchi l'Atlantique.

Tous les fils de Saint Dominique sont nôtres et s'ils sont Français, ne le sont-ils pas doublement ?

De loin, nous avons suivi votre carrière de professeur, de prédicateur, d'auteur. Votre élection récente au poste éminent que vous occupez à Rome, à deux pas du Collège Canadien, fut le couronnement logique d'une vie consacrée au service de Dieu. Votre ascension, vous la devez à vos activités intellectuelles dans l'enseignement théologique, vous inspirant toujours du maître des maîtres, saint Thomas.

Vous avez brûlé les étapes, si j'ose dire. Quelle dévorante action est la vôtre ! De 1905 à 1914, vous donnez des cours à Louvain et vous publiez une série d'ouvrages populaires où vous avez mis toute votre science et tout votre cœur. C'est non seulement vers l'élite, c'est vers la masse que vous vous tournez.

Vous avez compris que pour la régénération de la société moderne, il fallait communier avec le peuple, lui parler, l'instruire, afin de le familiariser avec les an-

1.—Lue à la salle St-Jean-Baptiste d'Ottawa, le 7 novembre, à l'occasion d'une conférence du Rme Père sur "Le rôle de la civilisation latine dans les rapports internationaux."

ciennes croyances qu'un siècle de sanglantes révolutions avait sinon effacées du moins sérieusement atteintes.

Dans la Revue des Jeunes, vous vous adressez à la jeunesse française que j'ai vue si souvent envahir les églises de Paris, et dont la piété est émouvante; cette jeunesse a retrouvé, grâce au dévouement du clergé français, l'idéal perdu au contact de la libre pensée; c'est elle qui sera de nouveau le rempart de l'Eglise de France.

Professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris, vous n'oubliez pas le rôle immense que la femme est appelée à jouer dans la famille et la société, et vous fondez des cercles d'études pour les jeunes filles.

Les Semaines Sociales reçoivent de vous un précieux encouragement et chaque année, vous trouvent à l'avant-garde de ce mouvement nouveau et pratique qui ressemble à de grandes assises où religieux et fidèles tentent de restaurer dans un monde tourmenté, la paix sociale, sous le signe du Christ.

Mais votre activité déborde les cadres universitaires et l'on vous réclame un peu partout, car la parole et la parole d'un Dominicain surtout, est une puissance dans le monde.

Les grandes cathédrales de France, les églises de Paris, Saint-Louis-des-Français de Rome, écoutent vos enseignements et l'on salue en vous l'un des maîtres de la chaire chrétienne.

Vous semez hardiment les vérités éternelles, et votre Ordre fier de cet apostolat, vous invite à moissonner les honneurs.

Tour à tour maître en sacrée théologie, Provincial de France, voici qu'à Rome en septembre 1929, vous êtes élu Maître Général de l'ordre des Dominicains.

Oublierai-je le geste du patriote français ? Au

cours de la grande guerre, comme tant d'autres religieux, vous avez servi loyalement la patrie, dans les rangs de l'armée, soit comme aumônier, soit comme brancardier. Le gouvernement de la République s'est honoré en épingleant la croix de la Légion d'Honneur sur votre robe blanche.

Le savant et modeste religieux m'en voudra de dérouler ainsi sous les regards de cet auditoire, les étapes de sa belle et féconde carrière, mais ne convient-il pas de rappeler à la génération actuelle, trop souvent emportée par les jouissances, que la vie des cloîtres répare par la prière, le recueillement et l'étude, la carence des indifférents et l'assaut des incroyants.

Et puis, tout ce qui honore votre Ordre nous réjouit particulièrement, car nous sommes, nous de la Capitale, fiers de vos religieux. Fondateurs et pasteurs d'une des belles paroisses d'Ottawa, ils ont transformé le quartier où s'exerce leur ministère. La science rayonne de ce couvent qu'illustrait hier encore, la haute autorité morale du Cardinal Rouleau, chef aimé de l'Eglise du Canada. Une jeunesse d'élite dévouée à Dieu et à la patrie, s'y abreuve aux sources pures de la science, sous la direction paternelle de professeur avertis.

Et voici qu'avec un Gilson et un Père Chenu, nous assistons comme à une irruption de lumière définitive et ineffable. Non seulement une beauté nouvelle se découvre à nous, mais derrière elle, à travers elle plutôt, toutes les œuvres, tous les monuments épars sur le sol de la vieille Europe, qui jusqu'alors nous avaient semblé un sédiment de hasard déposé par la nuit médiévale, exigent brusquement d'être compris à leur tour. Ce moyen-âge tant décrié parce qu'incompris, impose son énigme à la société contemporaine.

Grâce à la science de vos professeurs, il cesse d'être isolé pour s'unir à nos yeux en un prodigieux ensemble, résumé de la pensée du monde chrétien, fruit d'une période humaine entre toutes la plus riche et la plus méconnue.

Merci aux Dominicains de nous révéler par ces études sur le moyen-âge, l'unité et la grandeur de cette époque, de nous faire pénétrer dans cet édifice unique, synthèse de toutes les connaissances d'un temps, dont nous ne pouvions contempler ici ou là que des morceaux inachevés, où tout proclame la sérénité dans la certitude possédée. Quel service immense vous nous rendez en nous aidant ainsi à découvrir de quelle source part la lumière.

Votre Ordre accomplit davantage, car d'ici même, partent chaque année pour les lointaines missions, des apôtres qui allégrement, vont continuer aux extrémités de la terre, l'âpre et immortel sillon des grands ancêtres français, de ceux qui empourprèrent de leur sang le sol canadien, au début de la colonie.

A ces saints missionnaires, le Canada français doit d'être resté catholique; c'est à leur zèle ardent qu'il doit sa civilisation et sa haute culture.

Il fut une époque où, des régions polaires jusqu'au Golfe du Mexique, il n'y avait qu'un évêque, celui de Québec. Et c'est une vérité historique que d'affirmer que les nombreux diocèses qui ont surgi depuis un siècle sur le continent nord-américain, remontent par leurs origines au vieux Québec. Encore aujourd'hui, ce sont nos séminaires et nos communautés religieuses qui alimentent largement ces diocèses.

Ce n'est pas par vaine jactance que je rappelle ces choses. Il est bon de les dire, car dans la fuite vertigi-

neuse du temps, l'oubli des services rendus risquerait de laisser courir la prescription contre des titres et des droits sacrés.

Vivant en contact intime avec un Episcopat sage et éclairé, qui a sauvé notre existence nationale, nous aimons à nous réclamer de la France si souvent incomprise, où pourtant nos ancêtres pensaient qu'il n'y avait rien de plus urgent que d'élever sur la terre une image du ciel. Comment ne pas être fiers d'une patrie qui a vu surgir de son sol, Amiens, la cathédrale messianique, Chartres, pensée du moyen-âge rendue visible, Notre-Dame de Paris, église de la Vierge, Bourges, église des Saints, Laon, église des Savants, et entre toutes, Reims, église de la France ?

Et comment ne pas aimer une langue faite de clarté, qui contient dans ses mots, les joies, les peines, les labeurs, les espoirs, les prières, les passions de toute une race :

"Ces milliers d'astres radieux,
"Ces mots à l'immortelle flamme
"Où revivent, nous créant l'âme,
"Les âmes de nos aïeux."

Voilà, Révérendissime Père, ce que je voulais dire en vous souhaitant la plus cordiale bienvenue. Votre visite nous honore beaucoup, car vous représentez à nos yeux la France toujours prête à étonner ses détracteurs par la soudaine aisance des élans vers les cîmes, comme par la spontanéité des retours ingénus à la froide raison, admirable nation prompt aux entraînements mais solide dans la lutte, fidèle malgré ses variations de surface, dont le clergé, le paysan et le soldat font revivre les

traits éternels, où dominant toujours la noblesse, l'héroïsme et la grandeur.

Rodolphe LEMIEUX,
Sénateur

Le IV^e centenaire du tableau miraculeux de Saint-Dominique à Soriano, en Calabre

Soriano a l'honneur de posséder un tableau miraculeux de saint Dominique qui est devenu l'objet d'un culte fervent et universel et auquel reste attachée depuis quatre siècles la puissance thaumaturgique du glorieux Patriarche. Dans les chroniques du couvent et du sanctuaire de Saint-Dominique à Soriano, rédigées par Lembo, l'événement de la translation du ciel à Soriano dudit tableau par l'entremise de la Mère de Dieu, est rapporté dans les termes suivants : "En l'année 1530, dans le couvent de Saint-Dominique à Soriano, élevé vingt ans auparavant à la suite d'une inspiration venue directement du Saint lui-même, habitaient cinq religieux, savoir : le Père Dominique Gagliano, Supérieur, le Père Etienne Natale de Soriano, le Père Thomas de Gerocarne, un tertiaire, le Fr. Noël Sorbilli da Pungadi, et un convers, Fr. Laurent da Grotteria. Ce dernier qui remplissait l'office de sacristain fut favorisé dans la nuit du 15 septembre de l'année susdite du spectacle suivant. Alors qu'il se trouvait dans l'église, occupé à prier, il vit tout-à-coup trois dames d'un aspect majestueux et d'une merveilleuse beauté; les habits dont elles étaient vêtues étaient de la plus grande magnificence. La plus belle des trois dames sortit alors des plis de son manteau une toile enveloppée qu'elle remit au Frère en disant : "Prenez ce tableau; portez-le à votre Supérieur, et placez-le sur

l'autel". Le pieux religieux exécuta promptement cet ordre sans s'arrêter pour demander aux célestes visiteuses qui elles étaient. Lorsque le Père Supérieur eut, en présence des autres religieux, écarté le linge qui enveloppait l'objet, il trouva un merveilleux tableau de saint Dominique, celui-là même que l'on vénère encore aujourd'hui à Soriano. A ce spectacle tous s'empresèrent de se rendre à l'église pour y voir les célestes messagères, mais elles avaient disparu. Et pourtant, qui pouvaient-elles être ? se demandaient les religieux frappés d'étonnement et de stupeur, car les portes de l'église étaient closes et trois heures devaient encore s'écouler avant le lever du jour. La nuit suivante sainte Catherine d'Alexandrie apparut en songe à l'un des religieux et après s'être fait connaître à lui, lui révéla que les deux autres dames qui l'avaient accompagnée dans leur visite à l'église étaient, l'une, la Mère de Dieu, et l'autre, sainte Marie-Madeleine.

De même qu'il avait été possible à la Toute-Puissance divine d'opérer en l'an 1270, par le ministère des Anges, la translation d'Asie en Europe, puis de la Dalmatie à Lorette, de la Sainte-Maison de Nazareth dans laquelle était née la bienheureuse Vierge Marie et s'était incarné le Verbe Eternel, ainsi il avait été également possible à la Toute-Puissance divine d'effectuer par un autre prodige céleste la translation du ciel en terre de l'image de Saint-Dominique à Soriano.

Le récit rapporté ci-dessus a été vérifié par le juge Greco Francesco, comme il conste par les actes du notaire Jean-André Raffaele lesquels furent souscrits par les témoins suivants : Don Dominique Raffaele, Alphonse Curiole, Scipion Stalli et Pharaon Francesco. L'origine

surnaturelle du tableau a été de même confirmée par les faits suivants.

Les prodiges de la foi — Augustes hommages

Et, en effet, peu d'années après la célèbre apparition, un temple fut construit en l'honneur de cette image mais il fut détruit par les tremblements de terre de 1659 et de 1680; réédifié, il fut détruit de fond en comble par le tremblement de terre de 1783. C'était un grand monument de style baroque et des plus somptueux en raison de la richesse de ses marbres, de la magnificence de ses lignes et de son ornementation intérieure qui consistait en une telle profusion d'or et de pierres précieuses que Charles Botta n'hésita pas à le ranger parmi les merveilles de l'Italie méridionale. Ce temple était contigu au couvent historique de Soriano, vrai foyer de lumière spirituelle, centre de culture et de vie religieuse et pourvu, en plus de sa bibliothèque, d'une pharmacie, d'une papeterie et d'une typographie. Les vastes proportions de cet édifice ressortent encore de l'état des décombres qui subsistent, tels, on dirait, les membres épars d'un colossal géant gisant sur le sol. Les galeries souterraines de ce singulier édifice font songer aux Catacombes de Rome où pendant trois siècles se développa la vie de l'Eglise.

Le merveilleux tableau apporté du ciel par la Mère de Dieu ayant été déposé sur l'autel, attira chaque année des centaines de milliers de pèlerins. Parmi eux il s'est trouvé maints personnages de haut rang tels que prélats, abbés, évêques, princes et cardinaux. De ces derniers, deux devinrent Papes plus tard sous les noms d'Alexandre VII et de Benoît XIII, respectivement. Devant ce même

tableau miraculeux tous les Maîtres-Généraux de l'Ordre de Saint-Dominique — parmi lesquels il convient de nommer tout particulièrement les deux ex-Maîtres-Généraux encore vivants, l'Eminentissime cardinal Frühwirth et le Révérendissime Père Garcia Paredes, — sont venus, depuis quatre siècles, s'agenouiller et prier.

Autour de ce tableau les prodiges se sont succédé et à tel point que la terre de Soriano ainsi favorisée du Ciel par l'intercession de saint Dominique, mérita à bon droit d'être appelée une seconde piscine probatique, et à partir de l'année 1609, par ordre du Maître-Général, le Rme Père Galamini, maître du Sacré-Palais et plus tard cardinal du titre de Sainte-Marie de l'Aracœli, deux notaires furent désignés pour consigner et vérifier ces prodiges. Une première liste, celle de Frangipani, fut publiée à Venise en 1630 et une seconde à Messine en 1635. Par la suite Lembo publia la *Chronologie des miracles de Soriano*; et enfin, le Père Doja et le Belge Choquet rédigèrent des écrits sur le même sujet.

En témoignage des grâces reçues à Soriano on conserve encore aujourd'hui, dans le nouveau sanctuaire, des ornements sacrés d'une valeur inestimable, dons de Maisons actuellement régnantes, et des vases d'autel d'un fini artistique des plus admirables, lesquels, avec les tableaux de Caravaggio et les belles statues de marbre échappées au désastre, constituent le patrimoine artistique et religieux très enviable du couvent de Soriano, en Calabre.

L'authenticité historique des prodiges opérés à Soriano s'appuie encore de l'autorité des Bollandistes dont la réserve et la discrétion sont justement reconnues. Au tome premier, consacré au mois d'août, numéro 120, il est dit textuellement : "Dieu s'est plu à opérer, par

l'intercession de saint Dominique, et par le moyen de son image à Soriano, d'innombrables et étonnants miracles, de sorte que l'on peut dire que si le corps de saint Dominique repose à Bologne sa puissance thaumaturgique revit à Soriano."

La vénérable image possède son monument durable à Naples, dans le temple majestueux que la plus grande ville de l'Italie a élevé à Saint-Dominique de Soriano. De même à Megozza (Argentine) il se trouve un couvent dédié au saint Patriarche sous le même vocable. — Ce culte envers la sainte image trouve encore sa consécration dans l'office et la messe de la fête contenus au bréviaire et au missel dominicains, respectivement. En vertu de cette concession liturgique tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs commémore chaque année ce glorieux événement partout où il se trouve un couvent ou même un religieux de l'Ordre tenu à la récitation de l'office divin.

Les motifs surnaturels de l'apparition

Ce ne fut pas sans un dessein très profond de Dieu que l'apparition de cette image miraculeuse ait eu lieu en la première moitié du XVI^e siècle, période historique d'exceptionnelle importance pour l'Eglise en raison de l'avènement du protestantisme d'abord, puis du schisme anglican. Cette apparition ainsi que la tenue du Concile de Trente et la pléiade de grands saints qui fleurirent à cette époque, portèrent un coup mortel aux doctrines perverses que le protestantisme soutint contre le culte des saints et de leurs images. Le motif de l'apparition du tableau de Saint-Dominique fut donc celui de répandre sur la société de cette époque un flot puissant de surnaturel et de remettre ainsi en honneur le culte des saints et de leurs images.

Bien éloignée assurément de son état primitif se trouve être actuellement la vénérable image du fait d'avoir été entraînée dans la ruine du couvent lors du tremblement de terre de 1783 et d'être demeurée ensevelie sous les décombres depuis le 7 février jusqu'au 27 mars de la même année. Néanmoins, elle conserve encore les caractéristiques mystérieuses qui témoignent de son origine surnaturelle et qui consistent dans une certaine luminosité qui s'en dégage et qui attire et suggère l'idée de quelque chose de plus que ce que l'art naturel et la beauté purement matérielle sauraient inspirer, savoir : ce je ne sais quoi de charmant et d'inexprimable à la fois qui est l'indice de la touche divine. Vue d'une certaine distance il est impossible au spectateur de distinguer si l'image du Saint est peinte sur toile ou sculptée sur bois.

La figure de "l'Apôtre que le Christ a choisi dans son jardin pour l'aider" est représentée sur la toile de Soriano toute rayonnante de zèle et dans la fraîcheur de la jeunesse à laquelle l'habit religieux ajoute un charme de plus. L'aspect de la personne du Saint, en effet, est des plus ravissants en même temps que des plus vénérables : le visage est rayonnant, le nez légèrement arqué, les cheveux châtons, les yeux brillants, les pieds revêtus d'une étoffe de couleur noire, la main droite tenant un livre, la main gauche un lis, symboles expressifs de sa lumineuse doctrine et de sa virginale pudeur.

Des très nombreux écrivains qui ont célébré la gloire de la sainte image nous ne signalerons, pour être brefs, que les suivants : del Fiore, Frangipane, Lembo, Campitelli, Taccone, Gallucci, tous calabrais; Choquet, d'origine belge; les Pères Jean Doja et Emmanuel Lussiaa, de race française.

La lumière d'un centenaire

Quatre siècles se sont écoulés depuis que l'univers catholique célèbre les louanges de saint Dominique à Soriano et néanmoins les années n'ont fait que rendre plus resplendissantes les gloires de ce lieu particulièrement favorisé du Ciel. Les grandeurs de Soriano, en effet, sont plus assurées de la durée que ne le sont ses murs colossaux et immensément plus élevées que ne l'est la coupole de son temple antique parce qu'elles sont surnaturelles et divines.

De même que l'apparition de l'image de Soriano, la tenue du Concile de Trente et la vie des grands saints de cette époque ont porté un coup mortel aux doctrines perverses du protestantisme naissant, puisse la célébration du quatrième centenaire de cette glorieuse image contribuer encore aujourd'hui à faire descendre une abondante rosée de vie surnaturelle sur l'immense pays de Russie où la Ligue des sans-Dieu s'est donné pour tâche insensée d'étouffer toute idée de surnaturel dans les esprits en même temps qu'elle a déchaîné une campagne de grande envergure contre le culte des saints et leurs images.

En cette année jubilaire qui commence avec le 15 du mois de septembre et qui remplit d'une sainte joie l'âme de nos populations, il est tout naturel que cette fête revête un caractère d'exceptionnelle importance en raison de l'apparition quatre fois séculaire du miraculeux tableau et de l'assurance qu'ont donnée de participer à ces fêtes de nombreuses personnalités ecclésiastiques et civiles de la région toute entière.

L'épilogue à cette célébration qui s'annonce déjà grandiose, ce seront les précieux avantages spirituels qui

en découleront et qui, en marquant de leur douce et salutaire impression l'âme des Calabrais, laisseront dans le ciel de notre patrie un merveilleux accroissement de lumière spirituelle, symbole de temps meilleurs. La perspective d'un semblable bienfait ne saurait manquer de faire accourir un très grand nombre de fidèles à cette fête incomparable des âmes, fête vraiment profitable, car elle ne consistera pas à s'attarder au simple souvenir d'un événement historique mais à recueillir, à son occasion, pour soi et pour autrui, une abondante moisson de biens surnaturels.

(Signé) Dominique Bartone, Archiprêtre,
Soriano, Calabre.

Traduit de l'*Osservatore Romano* par

A.-M. RICHER, O.P.

Dans l'Ordre

— La Société d'Etudes religieuses a repris ses activités. Cette année encore, c'est M. Etienne Gilson, professeur à la Sorbonne et Directeur d'Etudes à l'école pratique des hautes études religieuses, qui en a inauguré les cours, par trois conférences sur saint Augustin, les 20, 21 et 22 octobre.

Les directeurs et chargés de cours des différents cercles ont déterminé la matière qui sera expliquée cette année aux membres des cercles d'études.

Au cercle Tabaret le R. P. Caron étudiera l'Encyclique sur l'Education. Les R. P. Limpens et Lajoie, des Pères de Marie d'Eastview, expliqueront devant leurs auditeurs les principales objections contre la religion. Aux cercles saint Thomas d'Aquin et sainte Thérèse, le Père Voyer parlera de la psychologie de la croyance,

tandis que le Père Turgeon exposera le dynamisme de l'Eglise au cercle Albert le Grand.

— L'ouverture des cours au Collège des Dominicains d'Ottawa a eu lieu le 14 septembre. Le nombre des étudiants est de 69: 42 théologiens, 27 philosophes. L'organisation du corps professoral se répartit comme suit:

Théologie dogmatique: le R. P. M.-Raphaël Turgeon,

Théologie positive: le R. P. Pie-M. Gaudrault,

Théologie morale: le R. P. B. Mailloux,

Théologie mystique et Droit canonique: le R. P. L.-M. Sylvain,

Exégèse de l'A. T.: le R. P. B.-M. Sibler,

Philosophie: le R. P. R.-M. Voyer,

Apologétique: le R. P. M.-R. Gauthier,

Introduction à l'E. S. et Eloquence sacrée: le R. P. G. Massé,

Histoire de l'Eglise et Liturgie: le R. P. F.-M. Drouin,

Langues vivantes: Anglais: R. P. L. Lafontaine;
Allemand: R. P. B. Sibler.

Etudes médiévales. Directeur: le R. P. M.-D. Chenu,

1° Cours généraux d'introduction:

I. Histoire de l'Eglise: Antiquité et Moyen-Age:
3 h. par semaine. Professeur: R. P. F.-M. Drouin.

II. Histoire de la philosophie médiévale. (1 h. par semaine.) Les écoles au XIIIe siècle. L'entrée d'Aristote. Les Arabes. La crise averroïste. Les genres littéraires. Professeur: R. P. M.-D. Chenu.

III. Histoire des dogmes et de la Théologie. (1 h.

par semaine.) Introduction: Les dogmes ont une histoire. Un exemple: Le dogme et la théologie du péché originel, de S. Augustin à S. Thomas. Professeur: R. P. M.-D. Chenu.

2° Cours spéciaux (réservés aux professeurs de notre collège et de l'extérieur). 2 heures par semaine: mardi et jeudi à 4 h. 30. Professeur: R. P. M.-D. Chenu.

- I. Histoire des doctrines spirituelles. (10 cours, jeudi à 4.30.) La connaissance religieuse selon S. Thomas: la lumière de foi, la psychologie de la contemplation, la science théologique. b) La mystique franciscaine: S. Bonaventure et l'*Itinerarium mentis ad Deum*. c) Les mystiques rhénans du XIVe siècle: Eckart et Tauler. d) La "devotio moderna" et la genèse des exercices de S. Ignace.
- II. Les procédés et les techniques de la philosophie médiévale. (8 cours. Mardi à 4.30) Cours d'ouverture: La place du Moyen-Age dans l'histoire de la civilisation. La dialectique. L'autorité. Les formes littéraires. Le vocabulaire. La structure des concepts.
- III. L'Université de Paris au XIIIe siècle. (5 cours. Jeudi à 4.30 p.m. En janvier.) Origine et constitution. Les Maîtres et les Etudiants. Les programmes et les facultés. L'enseignement et ses méthodes.
- IV. La méthode de la théologie au XIIIe siècle. (5 cours. Mardi à 4.30. En décembre) De la Bible à la théologie. Les autorités. La grammaire et la théologie. La dialectique et la théologie.

V. Définition de l'âme chez Albert le Grand. (Deux cours les 21 et 22 octobre à 3 h. p.m.) Professeur: M. E. Gilson.

— Le R. P. Mauger, aumônier de l'Hôpital de Ste-Marie de Lewiston a prononcé le discours de bienvenue à la visite de Son Excellence M. Paul Claudel, ambassadeur de France.

— Nous remettons à plus tard, faute d'espace, les rapports des Conférences Gilson à Ottawa, de l'inauguration de l'Académie St-Thomas à Québec, et les impressions de la visite au Canada du Rme Père Gillet, Maître Général.

— Les abonnés dont l'abonnement expire en décembre voudront bien nous faire le plaisir de se mettre en règle avec l'Administration.

Fra Domenico

★

L'esprit des livres

R. P. Dominique-C. GONTHIER, O.P. — "Œuvres oratoires". T. I. Brochure de 456 p. La Cie de Publication de Lévis, 1930.

Ce fort premier volume comprend une partie de la production oratoire du P. Gonthier: *Discours de circonstance* — *Panégyriques* — *Sermons pour les Fêtes*, et justifie l'heureuse attente d'une édition posthume complète de ses œuvres.

L'entreprise est due à un modeste dont le nom se cache sous le reflet mince des trois étoiles ternies par l'usage. Inspiré dans son labeur par un sentiment de profonde vénération envers ce grand religieux, pionnier de l'Ordre de St-Dominique au Canada, il déclare avoir reçu de quelques membres du même Ordre, une

aide efficace dans la recherche et la coordination des matériaux et dans l'ingrat travail de la mise au jour. Que tous soient remerciés et encouragés par le public bénéficiaire de leur zèle.

Par ailleurs, la démarche s'imposait, au point que je trouve presque humiliant d'avoir à en exposer ici le motif. Le nom du Père Gonthier devrait être, de longue date, universellement connu au pays, sinon à l'étranger. Ce qui pourra surprendre, en effet, dans ses écrits, tous marqués à la frappe d'un Maître, c'est que quelques-uns remontent aux environs de 1880. Donc il y avait au Canada français, il y a cinquante ans, un écrivain-né, je dirai même un virtuose de la pensée et du style, — pourvu qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il accordât une excessive importance à la forme, ni surtout qu'il se mit dans *l'état littéraire* avant d'écrire. Dès lors pourquoi tant s'enorgueillir de certaines réussites contemporaines, dues en partie à un ensemble de *facilités* que n'avait pas ce vétéran ? Autre question non moins agaçante : Pourquoi un si grand nombre de lettrés ignorent-ils encore cette intelligence d'élite, ce maître prosateur, disciple de Lacordaire, admirateur de Veuillot, souventes fois leur égal, et de qui pas une page ne comporte la médiocrité ? Comme on avait omis son nom dans un récent manuel d'histoire littéraire, publié par une Communauté enseignante, j'en fis la remarque à la principale rédactrice qui plaïda gentiment ignorance et répara l'oubli dans une seconde édition.

Avouons cependant que s'il y eut presque en tout lieu conspiration du silence, le premier conspirateur fut l'écrivain en personne. Il était bien ce moine décrit devant l'Institut Canadien d'Ottawa : "l'homme de la prière et du travail et de l'abnégation évangélique, ayant rompu tout commerce avec le siècle". Le sort de ses écrits l'intéressait si peu, qu'un sermon à peine débité passait aux mains de jeunes apprentis qui en faisaient un consciencieux usage, — en un sens du moins. D'autre part, zélé patriote, mêlé par goût ou d'office aux grandes questions politico-religieuses, il ne sut pas toujours retenir l'âpreté de sa verve ni les traits d'une polémique acerbe. Mais le style chez lui n'était pas tout l'homme; il masquait au contraire, excepté dans la correspondance, une portion très riche de son être : son cœur pétri de bienfaisance, fertile en inventions pour plaire, en trouvailles pour excuser; et cette sensibilité presque féminine qui, lors même qu'elle n'apparaissait pas dans sa prose, lui permettait de **signer** chacune de ses actions, — ce qui n'est pas le privilège du grand nombre. Autant d'aspects contradictoires, inquiétants même, tenant la foule hors de son emprise et l'armée des publicistes dans l'attitude du garde-à-vous.

La qualité et la provenance des hommages suppléait au nombre. L'autorité religieuse eut toujours en singulière estime la personne et le talent du Père Gonthier; des laïcs distingués buvaient, à la lettre, ses pages doctrinales, d'une écriture vivante, élastique et ferme, nerveuse et colorée. Au lendemain de sa mort, survenue le 16 juin 1917, *l'Action Catholique* publiait deux articles où, sous la justesse des formules, se trahissait une vieille amitié. La *Nouvelle-France* rappelait, sur un ton de gratitude émue, que ce penseur émérite lui avait prodigué, durant seize années, "les trésors de son érudition, l'ardeur de son patriotisme, son expérience de psychologue clairvoyant, et les ressources variées de sa plume, une des mieux taillées, sans contredit, de la littérature canadienne". Elle se proposait en outre de publier bientôt une étude critique de son œuvre littéraire.

L'étude annoncée parut dans la livraison d'octobre sous la signature de M. l'abbé Camille Roy. Un peu surveillé dans la louange, l'auteur de ce remarquable travail vise et atteint à l'impartialité critique; il reprend en synthèse et d'une touche heureuse les **erreurs et préjugés** du libéralisme doctrinal, combattu avec tant de vigueur par le "moine polémiste"; il pénètre les idées du personnage, son rôle et ses tendances, avec leurs moyens d'expression, aussi avant que le permet un contact accidentel, en vue d'un travail commandé. Mais les amis chauds ou tièdes du défunt s'étonnent présentement que Mgr Roy, après avoir déclaré que "l'historien de la littérature canadienne ne pourra pas ignorer ni le nom ni l'œuvre d'un tel écrivain", ait omis l'un et l'autre dans la récente édition, pourtant "mise à jour", de son *Histoire de la littérature canadienne*. Pur oubli, sans doute, que l'éminent critique tiendra à réparer plus tard, à l'exemple des Sœurs de Ste Anne.

Le T. R. P. Langlais, provincial, dans la notice funèbre consacrée au Père Gonthier, devait en quelques pages retracer sa vie religieuse et son apostolat intellectuel. Mais sur chaque point la dominante est rendue. On y retrouve le prédicateur "manquant des qualités physiques de l'orateur puissant des grandes chaires, mais toujours apprécié des auditoires cultivés, et, dans l'intimité plus favorable d'une chapelle ou d'une salle de communauté, atteignant aisément à la vraie éloquence", et "l'écrivain de race qu'on aimait à lire, parce qu'il savait écrire et qu'il avait des idées. Il avait la patience ou le bon sens d'attendre la pensée avant de rédiger, et alors, elle coulait de source, claire et limpide, sous une plume bien aiguisée, courageuse et vive, qui courait sans rature ni

retouche, traçant une écriture nerveuse, fine et serrée." (Revue Dominicaine, juillet 1917).

Puisse ce compte-rendu paraître assez insuffisant pour forcer le lecteur à recourir au plus tôt aux textes mêmes du prestigieux écrivain.

M.-A. Lamarche, O.P.

Michelle LENORMAND — "Couleur du temps". Brochure de 142 p. Editions du "Devoir", Montréal, 1919. — "Autour de la maison". Brochure de 172 p. Nouvelle édition. Illustrations d'Annette Senécal de Bellefeuille. Editions du "Devoir", Montréal, 1930.

Les comptes-rendus de ce dernier ouvrage s'étant succédé en nombre imposant, surtout depuis sa réédition, il m'a semblé d'un métier plus facile et d'un plus haut intérêt de le mettre en parallèle, sinon en contraste avec son frère aîné. Ce rapprochement, à dix ans d'intervalle, suggère des réflexions pratiques, en même temps qu'il nous aide à mieux saisir le talent d'abord incertain, inégal de l'auteur, puis l'assiette qu'il vient de prendre.

Michelle Lenormand paraît avoir échappé, en partie du moins, au danger trop réel qui guette notre jeunesse, pour peu qu'elle aime à écrire et se décide à publier. Le danger, c'est alors d'apprendre son métier en faisant *des exercices* sous l'oeil du public et à son détriment. Spectacle anormal et toujours fâcheux : l'auteur parfois vient au monde plusieurs années avant l'écrivain. On a beau invoquer d'innombrables précédents, chez nous comme à l'étranger, je soutiens qu'on a tort d'aborder l'écriture publique, sans avoir au préalable acquis une technique d'ensemble et une sérieuse connaissance de la langue, avec des habitudes de pensée et de style qui permettent de franchir le gué. Au jeune auteur muni de toutes ces ressources ou qualités, il reste encore assez de marge pour les progrès à venir et les successives "manières".

Si madame, alors mademoiselle Michelle Lenormand n'offrit pas au début ces graves déficiences, rançon volontaire, assez humiliante de la plupart des commençants, c'est qu'elle avait demandé, obtenu et *suivi* des directives éclairées. Et celles-ci guidant sa main tout en lui laissant tenir la plume, rien donc n'empêcha le libre essor des aptitudes proprement féminines et des autres tendances naturelles.

Tendance à l'observation nette et détaillée. Vous en trouverez

un précoce exemple dans les pièces: *Les raquetteurs* — *Attitudes de quêteux* — *Le vent* — *Le phare* — *Les quais*. Tendance au style rapide dans le simple récit (*Saint Antoine*); effort vers un genre plus délié: phrase en lacets, avec tours et détours, dans les parties où prime l'analyse du sentiment (*L'éternelle mésentente* — *Mauvais silences*). Recherche d'un vocabulaire exact, varié, pittoresque, auquel on parvient difficilement, faute de lecture. Pour tout résumer, un ensemble de qualités sérieuses qui eût empêché le moins galant des censeurs de dire à cette jeune fille: Pourquoi écrivez-vous?

En dépit de ces promesses, et parce qu'il s'agit surtout de promesses, le volume porte la *couleur du temps* où il fut composé. Trop de confidences personnelles, quelques-unes dénuées d'intérêt. Un don d'observation juste, comme je viens de dire, mais se limitant aux choses connues, sans véritable coup de sonde à l'intérieur des êtres, alors qu'il englobe suffisamment le paysage ou le cadre familial. Plus d'ingéniosité délicate que de réelle puissance. Enfin, pour ce qui a rapport à l'exécution, si l'écrivain est déjà né, si, plein de spontanéité et de verve, il entraîne le plus souvent un lecteur non préjugé, convenons qu'en plus d'une page, le tour est trop uniforme et l'expression fait défaut. Certaines pièces, peut-être, furent bâclées à l'appel du prote, "pendant l'épidémie".

Je me permets de signaler une méprise, la seule du genre, mais se rattachant à un principe. Quand l'auteur écrit ou transcrit sans italiques ni guillemets: clôture de broche, il confond un canadianisme avec un barbarisme pur et simple, inventé sans doute par un jardinier peu au courant du vrai terme: clôture en fil de fer. Rien ne nous autorise à le légitimer, à l'introduire dans la grande famille des mots français. Autrement, il faudrait ouvrir la porte aux trouvailles sans nombre des enfants qui, par des biais merveilleux, des diminutifs, des calembours, finissent toujours par se tirer d'affaire. Je fais exception pour ces œuvres exclusivement du terroir, où il devient fastidieux d'apposer des signes aux vocables inconnus qu'un lecteur s'attend à rencontrer en foule: v.g. *La Brière*, *Le dernier Viking*, *En guettant les ours*. Il est vrai que le Docteur Grignon, dans ses captivants mémoires, se sert des deux méthodes à la fois.

* * *

Dix ans! La femme-écrivain a grandi, du moins comme telle, et l'auteur a raison de réapparaître. La chronique régulièrement portée au journal a presque achevé l'expérience littéraire, tandis

que la vie complétait l'expérience tout court. Saluons "Autour de la maison..." Disant adieu, en page finale, à la petite rivière en demi-cercle qui contournait l'enclos de sa demeure, madame Lenormand déclare qu'elle préfère aujourd'hui "les fleuves, les eaux qui portent des navires et les navires qui vont loin". Ses préférences dans le domaine littéraire ont suivi la même courbe, le même prolongement.

Et la voici qui aborde, avec ses souvenirs du jeune âge, la peinture des caractères. Art difficile, surtout quand il s'agit de l'enfance, plus encore si l'on veut suivre dans leur évolution de petits êtres apparentés. Disons tout de suite au "cher confrère" demeuré sceptique, qu'il fera bien de commencer cette lecture par le morceau cité: *Dernier regard*. Le sien, mouillé peut-être, retournera aussitôt à la première page !

Là, il fera connaissance avec Pierre, Toto, Michelle et Marie. Les petites filles se montrent déjà sensibles et coquettes, les petits garçons, débrouillards, financiers et gourmands. Mais tous, comme bien l'on pense, ont la furie du jeu. La description minutieuse de ces ébats enfantins exigeait un certain courage : l'on sent qu'il n'en fallut guère à l'auteur pour faire de ces épisodes, la partie la plus considérable et la mieux réussie du volume. Ces souvenirs lointains, dissociés chez un grand nombre ou noyés dans la région subconsciente, ont trouvé dans sa mémoire un réceptacle sûr, dans toute son âme une source de réaction qui leur donne couleur et vie.

Rien n'arrive que de ténu, de banal et de périodique dans ce milieu qualifié de ville et demeuré fort peu citadin. Mais comme tout devient sensationnel pour cet âge, il a suffi à la narratrice de mêler l'existence de ses quatre petits héros à la liturgie paroissiale, à des événements comme l'abattage d'un arbre ou la rentrée des "bouquets" pour introduire dans son récit la note du varié sans nuire à celle du vraisemblable. Et comme ces turbulents personnages sont conduits jusqu'à l'heure grave des séparations temporaires que suivra la dispersion, je ne crois pas non plus forcer aucune note en jugeant ce petit livre un délicieux roman, bâti sans le savoir par l'héroïne principale.

On m'interroge sans doute pour savoir exactement ce que l'expérience du métier, le commerce de la vie ont apporté à la romancière; quels dons particuliers ont fructifié chez elle. Est-ce la faculté observatrice devenue plus audacieuse ou plus affinée ? un vocabulaire enrichi ? un phrasé — car il convient ici d'emprunter quelque chose à la musique — plus ferme et plus élastique

à la fois ? Oui, c'est bien tout cela, et au point que maint contempteur des chroniques féminines pourrait venir y puiser des leçons de français. Mais c'est par-dessus tout un rythme d'ensemble, un courant d'allégresse, une sorte d'allant irrésistible où l'on perçoit, sous une application au travail pour le moins suffisante, une vocation confirmée d'écrivain.

On dit que madame Michelle Lenormand élabore à cette heure un roman. A ce roman prévu et concerté, je souhaite un succès égal à celui qui couronna *Autour de la maison*. Est-il besoin cependant de le faire remarquer au consciencieux auteur : une œuvre quelque peu étendue, à répercussion profonde, et destinée à survivre, suppose un contact déjà ancien avec les grandes littératures et nécessite des loisirs qu'il faut à tout prix s'accorder.

M.-A. Lamarche, O.P.

Etudes philosophiques. — "Le doute méthodique de Descartes. — Fr. Thomas Campanella et le doute méthodique de la Renaissance. — Le Thomisme, philosophie catholique officielle", par le R. P. Lumbreras, O.P., Docteur en Philosophie et ès-Lettres. Un magnifique volume in-8°, de 116 pages. Couverture en deux couleurs. Prix: 3.50 pesetas. Valencia, (Espagne), Apartado 145, 1930.

La Bibliothèque des Thomistes espagnols dont les diverses productions ont été accueillies avec tant de faveur par le public espagnol et étranger vient de s'enrichir d'une nouvelle *Série de manuels* formant le complément d'un volume plus considérable à paraître et pour la composition duquel seront publiés périodiquement des travaux d'une importance doctrinale et d'un vrai mérite. Une exposition brève, claire des œuvres philosophiques de l'illustre écrivain Campanella, est due au R. P. Lumbreras, O.P. Dans cet ouvrage il analyse d'une manière vigoureuse et magistrale le problème du scepticisme dans ses deux phases les plus célèbres, à savoir, d'après la pensée de Descartes et d'après celle du philosophe de la Renaissance. Une exposition brève, claire et élégante des XXIV thèses formant les bases doctrinales du thomisme officiel complète le volume.

Ouvrage d'une très grande importance que doivent lire tous ceux qui s'intéressent aux questions de critique et de l'histoire

des idées humaines ainsi que ceux qui désirent connaître les doctrines fondamentales de la philosophie thomiste, proclamées officiellement par l'Eglise.

La modicité du prix eu égard à l'élégance de l'édition rend tout-à-fait accessible ce très intéressant ouvrage.

(Traduit de l'espagnol. — L'ouvrage susdit est aussi publié en espagnol)

A.-M. R.

Le T. R. P. E.-A. LANGLAIS, O.P. — "Nos Missions — Les Frères-Prêcheurs du Canada au Japon". Monographie de 80 pages. Couvent des Dominicains, 5375 Avenue Notre-Dame-de-Grâce, Montréal, 1930.

A la suite d'un voyage qu'il a fait au Japon durant la première partie de la présente année, le T. R. P. E.-A. Langlais, Provincial des Pères Dominicains du Canada, a publié une monographie fort intéressante contenant le compte-rendu de ses visites aux missionnaires dominicains canadiens du Japon, des réceptions dont il a été l'objet de la part des catholiques japonais et des autorités civiles et le texte des sermons, discours et conférences qu'il a été appelé à faire en diverses circonstances. On y trouve également les discours de bienvenue qui ont été prononcés en son honneur soit par nos missionnaires, soit par de hautes personnalités civiles japonaises.

En publiant cette monographie le T. R. P. Provincial a rendu un réel service non seulement à ses frères en religion en leur faisant mieux connaître le théâtre sur lequel ils sont appelés à exercer leur zèle apostolique comme missionnaires, mais encore à tous ceux — et ils se font de plus en plus nombreux — qui sont désireux de se renseigner sur le Japon en général et tout particulièrement sur l'attitude de son peuple à l'endroit de la religion catholique. Tous pourront, en effet, constater à la lecture de ces pages que si les Japonais, généralement, ne se sentent pas pressés d'embrasser le *Yasokyô* (le catholicisme) ils savent néanmoins en reconnaître loyalement les mérites comme élément de discipline morale, d'ordre et de progrès social. En preuve de cette excellente disposition d'esprit à l'égard du catholicisme les Japonais n'hésitent pas à témoigner une sympathique attention au ministre de l'Evangile qui vient leur parler de cette religion; et si, outre une haute culture intellectuelle, l'envoyé de Dieu est revêtu d'une éminente

dignité qui accroît d'autant son prestige, il en imposera nécessairement à ces esprits intelligents, avides de savoir et sincères "amis du respect".

Mérite d'être tout particulièrement signalée la très belle conférence que le T. R. P. Langlais a faite le 1er juin à l'hôtel-de-ville de Koriyama (ville de 50 000 âmes), sous les auspices des autorités civiles et devant un nombreux auditoire. Cette conférence d'un caractère apologétique est en même temps un résumé de l'enseignement chrétien et à ce titre elle n'a pas dû manquer de créer une profonde impression sur tous les auditeurs avides d'entendre la parole autorisée du distingué conférencier. Nul doute que cet exposé clair et substantiel de la vérité catholique n'ait déjà produit d'heureux résultats et ne continue à exercer pour longtemps encore une salubre influence, car, le texte en devait être reproduit en japonais sous forme de tract et répandu à profusion à travers l'Empire du Soleil Levant. Si toutefois cette idée ne s'était pas encore réalisée ce serait, croyons-nous, chose vraiment regrettable.

L'un des nombreux mérites de la monographie "Les Frères-Prêcheurs du Canada au Japon" c'est sa rédaction littéraire. Ses qualités de style : clarté, précision et pureté d'expression ne contribuent pas peu à en rendre la lecture agréable. Diverses illustrations d'un choix bien inspiré augmentent en plus l'intérêt du lecteur. Pour tout résumer, nous dirons que la brochure du T. R. P. Langlais constitue à tous égards une précieuse contribution à la littérature missionnaire de notre pays.

A.-M. Richer, O.P.

Chan. Jean BESNARD — "Huit instructions pour une Retraite aux enfants". Un volume in-8 couronne de 76 pages. Broché 4 fr. Affranchissement : France, 0.60; étranger, 1.25. Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel Frères.

Enfin voici un auteur qui connaît véritablement les enfants et qui, excellent théologien, sait leur expliquer avec précision les grandes vérités de la foi tout en retenant leur attention si mobile et en frappant leurs jeunes imaginations.

Trop de plumitifs médiocres se flattent de travailler pour ce petit monde intéressant, parce qu'ils parlent une langue fausement naïve et qu'ils développent à perte de vue des historiettes sans portée. Totale ignorance de la psychologie enfantine.

M. le Chanoine Besnard a sa méthode à lui, méthode qui lui a donné les meilleurs résultats dans la paroisse de Saint-Sulpice à Paris pendant une vingtaine d'années. Il commence chacune de ses instructions par une parabole, un apologue, une histoire d'où il tire le plan de son discours. Puis pour en développer les idées principales il se sert d'anecdotes, qui les rendent plus claires et plus intéressantes. Il parle ainsi aux enfants de l'âme, du démon tentateur, de Notre-Seigneur notre adorable Modèle, de la Confession, de la Communion, des bonnes résolutions, de la Sainte Vierge.

L'auteur se borne dans cet ouvrage à donner des plans très détaillés, "afin de laisser au prédicateur, dit-il, la marge de développements personnels".

L'abbé Lionel GROULX — "Notre épopée nationale".

M. Albert Lévesque, éditeur, se dit avec raison enchanté de pouvoir présenter aux nombreux lecteurs des œuvres historiques de M. l'abbé Lionel Groulx, la seconde édition, retouchée et corrigée, de "La Naissance d'une Race", véritable épopée nationale.

Il s'agit d'une vigoureuse synthèse où l'éminent historien suit l'évolution de la race canadienne-française depuis l'arrivée des premiers colons jusqu'à 1760. Il étudie tour à tour le milieu canadien, à cette époque, les labeurs de l'établissement de nos ancêtres pour humaniser la sauvagerie du sol et de ses habitants, les éléments physiques et moraux qui imprimèrent à la race nouvelle une personnalité distincte. Ces pages enseignent la fierté et l'espoir, et constituent véritablement la plus belle épopée qu'ait inspirée notre histoire nationale.

L'on se rappelle que cet ouvrage, indispensable aux éducateurs et à la jeunesse étudiante surtout, était épuisé depuis bientôt dix ans, le premier tirage s'étant écoulé en quelques mois. L'auteur en retardait toujours la réimpression avec l'espoir de vérifier certains documents et compléter sa documentation. Ce travail de retouche vient de se terminer et M. Lévesque offre aujourd'hui une seconde édition dans une série spécialement destinée aux "Oeuvres de l'abbé Lionel Groulx".

La présentation de l'ouvrage, probablement dans sa forme définitive, méritait des soins dignes de l'écrivain et de ses œuvres. M. Lévesque s'est efforcé de rester fidèle à ses promesses d'accorder à ses éditions de choix un cachet de distinction et de bon goût. "La Naissance d'une Race" est publié format in-octavo, 288 pages, sur papier coquille teinté. Le volume se vend \$1.50 l'unité

franco, chez l'éditeur, la *Librairie d'Action canadienne-française* et dans toutes librairies bien assorties. Des remises sont accordées aux institutions enseignantes et aux commissions scolaires qui en désirent des quantités pour l'enseignement ou livres de prix.

R. P. G. SIMARD, O.M.I. — Saint Augustin, Apôtre de la Paix. Université d'Ottawa. (Brochure de 25 pages).

Ces quelques pages illustrent une fois de plus la vérité du mot antique : "Historia, magistra vitæ". La modernité de la doctrine augustinienne, maintes fois relevée cette année, s'affirme sur un nouveau terrain, celui des relations de l'Eglise et de l'Etat.

L'auteur formule d'abord en propositions précises, d'après les livres Ve et XIXe de la Cité de Dieu, les conditions de paix de l'Eglise : de l'Etat non-catholique, elle réclame la liberté, de l'Etat catholique, l'assistance, et de son côté accorde sa collaboration franche et loyale. Mais, pas plus que l'intrépide pasteur d'Hippone, le R. P. ne pose ces principes en architecte amoureux de la ligne pure. La noble pensée d'Augustin, si riche de charité catholique, ne pourrait-elle pas, au prix d'une facile transposition, aider à la solution de nos propres problèmes politico-religieux auxquels les événements récents donnent un regain d'actualité ?

Le R. P. s'y essaie courageusement, sans détours, en un style d'une robuste simplicité, qui n'exclut pas certaines hésitations et réticences bien légitimes, quand il s'agit d'appliquer concrètement à notre statut civil et religieux des concepts élaborés au IVe siècle.

C'est pourquoi nous goûtons particulièrement l'évocation finale, où le grand docteur de l'Occident, tout en insistant à bon droit sur la nécessité d'une intelligence mutuelle plus complète et d'un plus large esprit catholique, nous conseille "une étude comparative des droits de l'Eglise et de notre législation publique, un traité de politique chrétienne canadienne". Puissent en effet quelques-uns des nôtres orienter de ce côté leurs efforts, en profitant des travaux entrepris dans ce sens, depuis la guerre, par d'excellents thomistes du Vieux Monde. Car — et le R. P. n'en disconvient pas — il s'agit ici pas non seulement de faits juridiques, mais de morale sociale, de philosophie chrétienne du droit public, indispensable pour déterminer en toute sécurité et justifier rationnellement nos revendications aux yeux de ceux qui n'ont pas nos croyances. Si cet opuscule pouvait accélérer chez nous ce mouvement vers la paix dans l'ordre chrétien, où tendent tous les actes du Pontife régnant, il aurait réalisé pleinement l'évidente intention apostolique de son auteur. — B. M.

*Vient de paraître: L'Almanach de la Langue française,
par Albert Lévesque.*

Grâce à l'initiative de M. Albert Lévesque, éditeur, l'élite canadienne-française a désormais un almanach qui semble convenir à ses goûts et à ses besoins. Il réunit certes des qualités qui captivent l'attention. Vigueur de synthèse, originalité de conception et d'expression, clarté de division, substance documentaire, variété et utilité des renseignements, choix des illustrations, toilette typographique, rien n'est laissé au hasard, tout révèle le souci de l'ordre, de la personnalité, de la distinction.

L'almanach est d'abord entièrement rédigé par M. Lévesque lui-même et les illustrations, au nombre de soixante, fournies par un seul artiste, M. Arthur Lemay, "Offrir à l'élite de chaque classe sociale, un document qui résume et reflète leurs idées et leurs gestes, leurs soucis et leurs espérances, leurs luttes, leurs défaites et leurs conquêtes, voilà le dessein que j'ai poursuivi".

Pour atteindre son but, l'auteur fournit un résumé substantiel de toutes les activités dominantes de l'année religieuse, sociale, nationale, politique, économique, scientifique, artistique, littéraire et scolaire au Canada français. Une série d'articles répond à la question: "Si j'étais apôtre? sociologue? patriote? premier ministre? économiste? savant? artiste? littérateur? et éducateur? Dans chaque section, M. Lévesque esquisse la silhouette de deux compatriotes dont les faits ou gestes de l'année méritant d'être soulignés et l'artiste Lemay accompagne chaque figure d'un croquis stylisé selon le procédé moderne.

Enfin, on trouve, à la fin du volume, outre le "coin de l'éditeur", un fameux *Bottin national* d'une quarantaine de pages et un *Bottin d'annonceurs*, agrémenté d'un *Concours d'annonces*, très alléchant.

Bref, l'*Almanach de la langue française* 1931, marque un réel progrès sur l'édition antérieure, constitue le vade-mecum indispensable de toute notre élite, membres du clergé, professeurs d'Université, éducateurs, éducatrices, professionnels, hommes d'affaires, hommes politiques, jeunesse étudiante, etc.

Ce volume, format 5 x 7½, 256 pages, 60 illustrations, couverture en couleurs, ne se vend que 25 sous l'unité, \$12.40 la douzaine, \$17.50 le cent chez l'éditeur et dans toutes librairies.

Un tirage limité d'une édition de luxe à \$1.00 l'unité est en vente chez l'éditeur seulement.

Table des Matières

ANNEE 1930

JANVIER

- R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *La vie est brève.*
R. P. A.-L. Barthélemy, O.P., *L'éducation. — Les bases d'une pédagogie thomiste.—I.*
R. P. M.-C. Forest, O.P., *La culture physique, le sport et l'éducation.*
R. P. A.-M. Biron, O.P., *Trois conférences Gilson.*

LE SENS DES FAITS.—Ces remèdes à étiquette religieuse : Notre vraie position, par le R. P. Lamarche. — Dans l'Ordre : Le nouveau Provincial de Paris. — Le nouveau Prieur d'Ottawa. — Avis aux abonnés, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—O'Laverty : *The Sacred Wounds of Jesus* (A.-M. R.) — Jasmin : *La poutre dans l'œil* (M.-A. L.) — Barrault : *La sainte France contemporaine* (T. C.) — Marnas : *Miriam.* — Sertillanges : *Le Baptême et la Confirmation.*

FEVRIER

- R. P. Ambroise Barthélemy, O.P., *L'éducation. — Les bases d'une pédagogie thomiste—II.*
R. P. Lorenzo Gauthier, C.S.V., *L'esprit missionnaire.*
R. P. Albert-M. Richer, O.P., *La cause du Bx Albert le Grand.*

LE SENS DES FAITS.—Notre pratique religieuse, par le T. R. P. Forest. — Pétitions pour la cause d'Albert le Grand. — Nouveau Cercle de Noëlistes, par le R. P. Masson. — Dans l'Ordre : Quelques revues. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Henri d'Arles : *Horizons* (M.-A. L.) — Mlle Gaudet : *Derrière la scène* (M.-A. L.) — D'Agnel et D'Espinay : *Le scrupule.* — Millot : *Mois de Marie.* — Archambault : *Retraites fermées.* — Gerest : *Sous l'égide de la Vierge fidèle.* — Ch. de St-Laurent : *Comment acquérir la maîtrise de soi-même.* — P. Bastide : *Après la retraite.*

MARS

Mgr Wilfrid Lebon, P.D., *L'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin*.

R. P. Raymond-M. Voyer, O.P., *Les Docteurs*.

Abbé Armand Perrier, *La charte de l'éducation chrétienne*.

Mgr L.-A. Pâquet, P.A.,

Notre vie canadienne.

Séraphin Marion,

LE SENS DES FAITS.—Réponse à M. Pierre Daviault, par le R. P. Lamarche. — Nos Voyageurs Catholiques et les remèdes "ensoutanés". — Le Conseil de l'Académie St-Thomas. — Etudes Médiévales à Ottawa. — Le Rme P. Général et la Société d'Etudes religieuses. — Prédications de Carême. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Vosté : *Studia Joannea* (A. P.) — DesRochers : *A l'ombre de l'Orford* (J.-M. M.) — Manuel du Foyer canadien (T. C.) — Un lis entre les épines (T. C.) — La Cité. — Semaine Sociale de Chicoutimi.

AVRIL

R. P. A.-M. Mignault, O.P., *Une apologie de la vie religieuse*—I.

Mtre Léo Pelland, *Nos évêques et le divorce*.

R. P. Gonz. Proulx, O.P., *Pourquoi des missionnaires au Japon*—I.

Séraphin Marion, *Poésie canadienne d'autrefois*.

LE SENS DES FAITS.—S. G. Mgr Joseph Guy, par le R. P. Lamarche. — Une lettre de l'A. C. J. C. — Le prédicateur de Notre-Dame, par l'abbé E.-J. Auevlair. — Dans l'Ordre : Au souvenir du P. Berthier. — Le Père Papillon. — Nos Sœurs à l'honneur. — Assassinat d'un Frère convers. — La Fête de S. Thomas, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Libert : *L'Esprit du Christ en nous* (L. B.) — A. Saint-Amant : *L'art d'être heureuse* (A.-M. R.) — Granger : *Neuvaine à sainte Anne* (M.-A. L.) — Tissier : *La doctrine de nos Fêtes*. — S. Alphonse : *Les Gloires de Marie*. — Bouchany : *Entretiens sur la Vie religieuse*.

MAI

- Dr Antonio Barbeau, Ph. D., *La genèse de la pensée freudienne*—I.
 R. P. Ceslas Forest, O.P., *Que faut-il penser de l'eugénique ?*—I.
 R. P. Albert Mignault, O.P., *Une apologie de la vie religieuse*—II.
 R. P. Gonz. Proulx, O.P., *Pourquoi des missionnaires au Japon*—II.

LE SENS DES FAITS.—Réplique de M. Pierre Daviault. — Réponse du R. P. Lamarche.

L'ESPRIT DES LIVRES.—S. Benoît : *Regula Monasteriorum* (H. G.) — Pourrat : *La Spiritualité chrétienne* (H. G.) — P. Desjardins : *En Alaska* (H. C.) — Laboise : *Dévotions liturgiques des paroisses*. — Ehrhard : *Le Sens de la Vie*. — *Les retraites fermées*. — *Nos orphelinats*. — E. Maire : *Histoire des instituts religieux et missionnaires*.

JUIN

- R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *Ebauches critiques*.
 R. P. Ceslas Forest, O.P., *Que faut-il penser de l'eugénique ?*—II.
 R. P. Lorenzo Gauthier, C.S.V., *Il y a enfants... et enfants*.
 Dr Antonio Barbeau, Ph.D., *La genèse de la pensée freudienne*—II.

LE SENS DES FAITS.—L'Ontario aura des cours de divorce, par le T. R. P. Forest. — Une visite aux Archives Nationales, par T.-M. C. — Dans l'Ordre : L'activité oratoire du Rme P. Gillet. — L'Institut de Ste-Sabine. — Retraites fermées pour collégiens. — Ordinations sacerdotales. — Premiers membres de l'Académie St-Thomas d'Aquin. — Autres nouvelles, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—M.-R. Turcot : *Nicolette Auclair* (M.-A. L.) — Une religieuse de la Providence : *Une âme de prêtre* — L'Abbé Duchaine (H. C.) — Abbé Maurault : *Marges d'histoire*. III. — *Concours de roman, prix Lévesque*.

JUILLET-AOUT

- R. P. M.-Ceslas Forest, O.P., *Les femmes et la politique*.
 Chan. Gonzague Ryckmans, *Autour des Conversations de Malines*.
 R. P. Raymond-M. Voyer, O.P., *Les bons garçons*.
 R. P. Adélard Dugré, S.J., *Nos saints Martyrs canadiens*.
 R. P. André-M. Quevit, O.P., *L'Ordre des Frères-Prêcheurs et la Fête du T. S. Sacrement*.

REVUE DOMINICAINE 20

LE SENS DES FAITS.—Cours et conférences à Ottawa : MM. Deprez et Wilbois, le R. P. Bellouard, par XXX. — Un peintre étranger parmi nous, par Annette LaSalle. — Dans l'Ordre : Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—J.-P. Archambault : *Esquisses sociales* (A.-M. R.) — P. Barret : *Manuel d'Adoration du T. S. Sacrement*. — P. Galy : *L'Ami des Pécheurs*.

SEPTEMBRE

R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *Monseigneur Villeneuve, O.M.I.*
 R. P. Gonzalve Proulx, O.P., *La jeunesse étudiante au Japon*.
 Séraphin Marion, *Henri d'Arles et l'impressionisme canadien-français*.
 Jeanne Andé, *La Normandie*.

LE SENS DES FAITS.—Les périls de la radiophonie non-catholique, par le R. P. Lamarche. — L'Institut Historique de Sainte-Sabine, par le R. P. Papillon. — L'étudiant de Harvard, par le R. P. Voyer. — La "Pieuse Union" en l'honneur du Saint-Esprit, par le R. P. Frédéric. — Dans l'Ordre : Le Rme P. Gillet, par Georges Goyau. — Départs, vestitions, professions, nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Launay : *Les Bx Martyrs des Missions-Etrangères* (A.-M. R.) — Lallier : *Angéline Guillou* (P.-E. F.) — Miller : *Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus* (H. C.) — Rutten : *Manuel d'études et d'action sociale* (F. D.).

OCTOBRE

Abbé Alphonse Pelletier, *L'acte libre et ses obstacles*.
 R. P. Thomas Couët, O.P., *L'auteur des "Douze collines"* — *Monsieur Emile Beaumann*.
 R. P. Paul-V. Charland, O.P., *Artistes dominicaines—I*.
 R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *La place du Canada dans le mouvement missionnaire—I*.

LE SENS DES FAITS.—Le pire des panneaux-réclame, par le R. P. Lamarche. — Le Rosaire et ses deux Indulgences "toties

quoties", par le R. P. Boisverd. — Dans l'Ordre : Le Rme P. Gillet à Lourdes et à Bordeaux. — Le R. P. Chenu à Montréal et Ottawa. — Prédications. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Trochu : *Le Bx Théophane Vénard* (L. A.) — Jolivet : *La notion de substance* (H. G.) — *Le Bulletin des Missions* (A.-M. R.) — Germain : *Dansera-t-on chez moi ?* (M.-A. L.) — Morin : *Papiers de Musique* (A. L.) — Proulx : *Le cœur est le maître* (M.-R. T.) — *Pour nos enfants.* — Hoornaert : *A propos de l'Evangile.*

NOVEMBRE

R. P. Paul Charland, O.P., *Artistes dominicaines*—II.
R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *La place du Canada dans le mouvement missionnaire*—II.
R. P. Raymond-M. Voyer, O.P., *Les trahisons du subconscient.*
Séraphin Marion, *Alfred Desrochers, réaliste et poète.*

LE SENS DES FAITS.—Comment on les renseigne, par le R. P. Lamarche. — Dans l'Ordre : Nos missions. — Le Jubilé d'or du T. R. P. Janvier. — Le Rme P. Gillet à Providence et à Woonsocket. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Garrigou-Lagrange : *L'amour de Dieu et la Croix de Jésus* (C. L.) — Schembi : *De sacramentis* (H. G.) — De Tonquédec : *Les principes de la philosophie thomiste* (H. G.) — Motte : *Petit Catéchisme en Images.* — LeChevalier : *Saint-Laurent de Grandin* (H. C.) — *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de St-Dominique* (A.-M. B.) — Lamarche : *Ebauches critiques* (L.-A. P.)

DECEMBRE

R. P. M.-D. Chenu, O.P., *L'âme de saint Augustin.*
R. P. M.-C. Forest, O.P., *Augustinisme et Thomisme.*
R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *"Jusqu'à Bethléem".*
R. P. F.-M. Drouin, O.P., *Définitions de l'Histoire de l'Eglise.*

LE SENS DES FAITS.—Adresse au Rme P. Gillet, par l'hon. Rodolphe Lemieux. — Le IVe centenaire du tableau miracu-

leux de St-Dominique, à Soriano, par D. Bartone. — Dans l'Ordre : La Société d'Etudes religieuses. — Le *status personalis* du Collège d'Ottawa. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Gonthier : *Œuvres oratoires* — T. I. (M.-A. L.) Lenormand : *Couleur du temps* — *Autour de la maison* (M.-A. L.) Lumbreras : *Etudes philosophiques* (A.-M. R.) Langlais : *Les Frères-Prêcheurs au Japon* (A.-M. R.) Besnard : *Retraite aux enfants* — Groulx : *La naissance d'une race* — Simard : *S. Augustin, apôtre de la Paix* (B. M.) *L'Almanach de la langue française*. — Table des matières, année 1930.



Encouragez nos annonceurs — Faites mention de la Revue

UN GUIDE INDISPENSABLE "SUR LES ROUTES DE QUEBEC"

Ce merveilleux auxiliaire du tourisme forme un volume de 874 pages. Il contient une description générale de la province; une description détaillée de chacune des grandes routes, chaque description formant un chapitre; une carte générale des routes de la province; 76 cartes de sections de routes; 33 cartes indiquant l'entrée et la sortie des principales villes; des renseignements généraux sur les règlements de la circulation, sur les douanes, sur la chasse, la pêche, etc., et il est complété par 325 reproductions photographiques des principaux endroits de la province.

Ce guide est indispensable à ceux qui désirent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou avoir à la main, lorsqu'ils sont revenus de leur voyage, un livre qui leur rappellera des souvenirs et qui leur fera revivre pour ainsi dire les jours agréables passés sur les routes de Québec.

Le guide "SUR LES ROUTES DE QUEBEC" est en vente au ministère de la voirie, à Québec, ou à sa succursale de Montréal, 96 rue St-Jacques Est, ainsi que dans les principales librairies.

PRIX : \$2.00

Franc de port si on l'achète du département.

LISEZ "LA SURVIVANCE"

*L'organe officiel de l'Association Canadienne-française
de l'Alberta.*

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère. Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse à laquelle s'emploient les Franco-albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

RODOLPHE LAPLANTE, directeur

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

Tél. WALnut 1651

Rosebud Shop

Fleurs coupées et en pots

Bouquets de noces

Tributs mortuaires

5462, ouest, rue Sherbrooke

Notre-Dame de Grâce

BOURSE

(210000)

MISSIONNAIRE A PERPETUITE

L'OEUVRE DES MISSIONS

Couvent des Dominicains

1175, rue Notre-Dame de Paris

Montreal

BOURSE

**pour l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain au Japon
(\$10,000)**

Le revenu annuel de la Bourse est destiné à l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain canadien qui se dévoue à l'évangélisation de l'empire japonais.

En la fondant on devient

MISSIONNAIRE A PERPETUITE

Un Bienfaiteur peut être seul *fondateur* en versant la somme entière.

Plusieurs bienfaiteurs peuvent, en s'associant, contribuer par leur offrande à cette fondation.

Tout Bienfaiteur peut aussi au besoin se réserver une rente viagère sur la somme versée, pourvu qu'elle soit d'au moins \$100.00.

La Bourse pourra porter le nom de son Fondateur ou tout autre nom à son choix: Bourse de Saint-Dominique, Bourse de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou encore Bourse X, etc. . .

"Nous voudrions voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux œuvres dont le but est de venir en aide aux Missions." (Benoît XV).

Les fondateurs de cette bourse devront s'adresser à

L'OEUVRE DES MISSIONS

Couvent des Dominicains

5375, avenue Notre-Dame de Grâce

Montréal

soit pour en connaître les avantages, soit pour l'envoi des souscriptions.



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P.Q.

Etablie en 1879

Au delà de 1200 INSTRUMENTS ont été construits par cette maison
pour le CANADA, les ETATS-UNIS, les ANTILLES
et l'AMERIQUE DU SUD.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN - BIJOUTIER

ST-HYACINTHE, P. Q.

Yeux examinés et Verres ajustés

—— AVEC SOIN ——

O'Reilly & Bélanger, Ltée

CHARBON et COKE

Toutes sortes

GROS et DETAIL

HUILE COMBUSTIBLE

Qualité garantie

Bureau, 53 rue Queen

Téléphones: Queen 860 et 861

O T T A W A

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal et de
toute la province.

MAGASINS
865, Ste-Catherine Est
PLateau 5151

COMPTOIR POSTAL
5514, rue St-Dominique
CRescent 3131

Tracez-vous un programme

L'épargne et le placement méthodiques vous assurent l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Prenez des habitudes d'économie. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$155,000,000

SUCCURSALE à ST-HYACINTHE

E.-O. DESJARDINS, gérant

Capital Trust Corporation

Limitée

10 Metcalfe, Ottawa, Canada.

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôts: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

CONSULTEZ-NOUS LORSQUE VOUS DESIREZ EMPRUNTER



Imprimé par

ADJ. MENARD, 987, boulevard Saint-Laurent

Tél. Lancaster 1907

MONTREAL